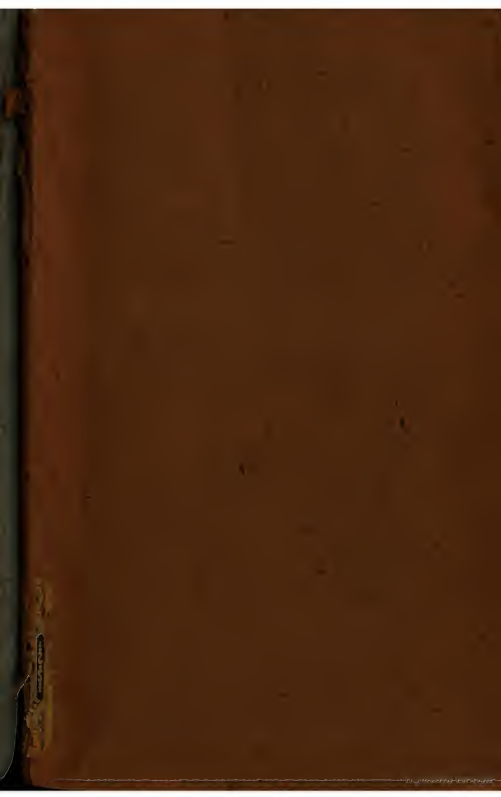






P A U L

E T

V I R G I N I E,

PAR JAQUES - BERNARDIN - HENRI
DE SAINT-PIERRE.



A L A U S A N N E,

Chez J. MOURER.



M. DCC. LXXXVIII.

W

AVANT-PROPOS.

JE me suis proposé de grands des-
seins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché
d'y peindre un sol & des végétaux
différens de ceux de l'Europe. Nos
poètes ont assez reposé leurs amans
sur le bord des ruisseaux, dans les
prairies & sous le feuillage des hêtres.
J'en ai voulu asseoir sur le rivage de
la mer, au pied des rochers, à l'om-
bre des cocotiers, des bananiers &
des citronniers en fleur. Il ne manque
à l'autre partie du monde que des
Théocrites & des Virgiles, pour que
nous en ayons des tableaux au moins
aussi intéressans que ceux de notre
pays. Je fais que des voyageurs pleins

6 A V A N T - P R O P O S .

de goût nous ont donné des descriptions enchantées de plusieurs îles de la mer du Sud ; mais les mœurs de leurs habitans , & encore plus celles des Européens qui y abordent , en gâtent souvent le paysage. J'ai désiré réunir à la beauté de la nature , entre les tropiques , la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités , entr'autres celle-ci ; que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature & la vertu. Cependant , il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vraiment existé , & que leur histoire est vraie dans leurs principaux événemens. Ils m'ont été certifiés par plu-

seurs habitans que j'ai connus à l'île de France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances indifférentes ; mais qui , m'étant personnelles , ont encore en cela même de la réalité. Lorsque j'eus formé , il y a quelques années , une esquisse fort imparfaite de cette es-
pece de pastorale , je priai une belle dame qui fréquentoit le grand monde , & des hommes graves qui en vivoient loin , d'en entendre la lecture , afin de pressentir l'effet qu'elle produiroit sur des lecteurs de caracteres si différens : j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer , & c'étoit aussi tout ce que j'en voulois savoir. Mais comme souvent un grand vice marche

8 A V A N T - P R O P O S .

à la suite d'un petit talent , ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de Tableau de la Nature. Heureusement , je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né , m'étoit étrangère ; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur , elle est riche , variée , aimable , magnifique , mystérieuse , & combien je suis dénué de sagacité , de goût & d'expressions pour la connoître & la peindre.





P A U L

E T

V I R G I N I E.



SUR le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'île de France, on voit, sur un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin, formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. De cette ouverture, on aperçoit sur la

gauche , la montagne appelée le Morne de la Découverte , d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île ; & au bas de cette montagne , la ville nommée le Port-Louis ; sur la droite , le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplémousses ; ensuite l'église de ce nom qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine ; & plus loin , une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi , sur les bords de la mer , la baie du Tombeau ; un peu sur la droite , le cap Malheureux ; & au-delà la pleine mer , où paroissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités , entr'autres le Coin de Mire , qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin , d'où l'on découvre tant d'objets , les échos de

la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, & le fracas des vagues qui se brisent au loin sur les rescifs; mais au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, & on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, & jusques sur leurs cîmes où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent, peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts & bruns, & entretiennent à leurs pieds les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence regne dans leur enceinte où tout est paisible, l'air, les eaux & la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, & dont on

voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin , où le soleil ne luit qu'à midi ; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement , dont les pics s'élevant au dessus des ombres de la montagne , paroissent d'or & de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimois à me rendre dans ce lieu où l'on jouit à la fois d'une vue immense & d'une solitude profonde. Un jour , que j'étois assis au pied de ces cabanes & que j'en considérois les ruines , un homme déjà sur l'âge , vint à passer aux environs Il étoit , suivant la coutume des anciens habitants , en petite veste & en long caleçon. Il marchoit nus-pieds , & s'appuyoit sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étoient tout blancs , & sa physionomie noble & simple. Je le sa-

lui avec respect. Il me rendit mon salut , & m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi , & vint se reposer sur le tertre sur lequel j'étois assis. Excité par cette marque de confiance , je lui adressai la parole.

„ Mon pere , lui dis-je , pourriez-vous
„ m'apprendre à qui ont appartenu
„ ces deux cabanes ? Il me répondit :
„ Mon fils , ces masures & ce terrain
„ inculte , étoient habités , il y a en-
„ viron vingt ans , par deux familles
„ qui y avoient trouvé le bonheur.
„ Leur histoire est touchante ; mais
„ dans cette île , située sur la route
„ des Indes , quel Européen peut s'in-
„ téresser au sort de quelques parti-
„ culiers obscurs ? Qui voudroit mê-
„ me y vivre heureux , mais pauvre
„ & ignoré ? Les hommes ne veulent
„ connoître que l'histoire des grands
„ & des rois , qui ne sert à personne. ”

„ Mon pere, repris-je, il est aisé de
„ juger à votre air & à votre discours,
„ que vous avez acquis une grande
„ expérience. Si vous en avez le tems,
„ racontez-moi, je vous prie, ce que
„ vous savez des anciens habitans de
„ ce désert, & croyez que l'homme
„ même le plus dépravé par les pré-
„ jugés du monde aime à entendre
„ parler du bonheur que donne la na-
„ ture & la vertu. ” Alors comme
quelqu'un qui cherche à se rappeler
diverses circonstances, après avoir ap-
puyé quelque tems ses mains sur son
front, voici ce que ce vieillard me
raconta.

En 1735, un jeune homme de Nor-
mandie, appelé M. de la Tour, après
avoir sollicité en vain du service en
France & des secours dans sa famille,
se détermina à venir dans cette île,
pour y chercher fortune. Il avoit avec

lui une jeune femme qu'il aimoit beaucoup, & dont il étoit également aimé. Elle étoit d'une ancienne & riche maison de sa province, mais il l'avoit épousée en secret & sans dot, parce que les parens de sa femme s'étoient opposés à son mariage, attendu qu'il n'étoit pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette île, & il s'embarqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y acheter quelques noirs, & de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar, vers la mauvaise saison qui commence à la mi-octobre, & peu de tems après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y regnent pendant six mois de l'année, & qui empêcheront toujours les nations Européennes d'y faire des établissemens fixes. Les effets qu'il avoit emportés avec lui furent dispersés après sa mort,

comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, restée à l'île de France, se trouva veuve , enceinte , & n'ayant pour tout bien au monde , qu'une négresse , dans un pays où elle n'avoit ni crédit , ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme, après la mort de celui qu'elle avoit uniquement aimé , son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave, un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une île presque déserte , dont le terrain étoit à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce; mais cherchant quelque gorge de montagne , quelque asile caché , où elle pût vivre seule & inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers,

pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles & souffrans de se réfugier dans les lieux les plus sauvages & les plus déserts ; comme si des rochers étoient des remparts contre l'infortune , & comme si le calme de la nature pouvoit appaiser les troubles malheureux de l'ame. Mais la Providence , qui vient à notre secours , lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires , en réservoir un à madame de la Tour , que ne donnent ni les richesses , ni la grandeur ; c'étoit une amie.

Dans ce-lieu , depuis un an , demouroit une femme , vive , bonne & sensible ; elle s'appeloit Marguerite. Elle étoit née en Brétagne , d'une simple famille de payfans , dont elle étoit chérie , & qui l'auroit rendue heureuse , si elle n'avoit eu la foiblesse

d'ajouter foi à l'amour d'un gentil-homme de son voisinage qui lui avoit promis de l'épouser. Mais celui-ci , ayant satisfait sa passion , s'éloigna d'elle , & refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avoit laissée enceinte. Elle s'étoit déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle étoit née , & à aller cacher sa faute aux colonies , loin de son pays , où elle avoit perdu la seule dot d'une fille pauvre & honnête , la réputation. Un vieux noir , qu'elle avoit acquis de quelques deniers empruntés , cultivoit avec elle , un petit coin de ce canton.

Madame de la Tour , suivie de sa négresse , trouva dans ce lieu Marguerite qui allaitoit son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla en

ce

ET VIRGINIE. 19

peu de mots, de sa condition passée & de ses besoins présens. Marguerite, au récit de madame de la Tour, fut émue de pitié, & voulant mériter sa confiance, plutôt que son estime, elle lui avoua, sans lui rien déguiser, l'imprudence dont elle s'étoit rendue coupable. " Pour moi, dit-elle, „ j'ai mérité mon sort. Mais vous, madame, ... vous sage & malheureuse ! „ Et elle lui offrit en pleurant, sa cabane & son amitié. Madame de la Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit, en la ferrant dans ses bras. " Ah ! Dieu veut finir mes peines, „ puisqu'il vous inspire plus de bonté „ envers moi, qui vous suis étranger, „ que jamais je n'en ai trouvé „ dans mes parens. "

Je connoissois Marguerite ; & quoi-
que je demeure à une lieue & demie
d'ici, dans les bois, derrière la mon-

tagne longue , je me regardois comme son voisin. Dans les villes d'Europe , une rue , un simple mur , empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières ; mais , dans les colonies nouvelles , on considère comme ses voisins , ceux dont on n'est séparé que par des bois & par des montagnes. Dans ce tems-là , sur-tout , où cette île faisoit peu de commerce aux Indes , le simple voisinage y étoit un titre d'amitié ; & l'hospitalité envers les étrangers , un devoir & un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avoit une compagne , je fus la voir , pour tâcher d'être utile à l'une & à l'autre. Je trouvai dans madame de la Tour , une personne d'une figure intéressante , pleine de noblesse & de mélancolie. Elle étoit alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux

dames , qu'il convenoit , pour l'intérêt de leurs enfans , & sur-tout pour empêcher l'établissement de quelqu'autre habitant , de partager entr'elles le fond de ce bassin , qui contient environ vingt arpens. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage ; j'en formai deux portions à-peu-près égales. L'une renfermoit la partie supérieure de cette enceinte , depuis ce piton de rocher couvert de nuages , d'où sort la source de la rivière des Lataniers , jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne & qu'on appelle , l'Embrasure , parce qu'elle ressemble , en effet , à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches & de ravins , qu'à peine -on y peut marcher. Cependant , il produit de grands arbres , & il est rempli de fontaines & de petits ruisseaux. Dans



l'autre portion , je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la riviere des Lataniers , jusqu'à l'ouverture où nous sommes , d'où cette riviere commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisieres de prairies , & un terrain assez uni , mais qui n'est guere meilleur que l'autre ; car , dans la saison des pluies , il est marécageux , & dans les sécheresses , il est dur comme du plomb. Quand on y veut alors ouvrir une tranchée , on est obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages , j'engageai ces deux dames à les tirer au fort. La partie supérieure échut à madame de la Tour , & l'inférieure à Marguerite. L'une & l'autre furent contentes de leur lot ; mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure , „ afin , me di-

„rent-elles, que nous puissions tous-
„jours nous voir, nous parler &
„nous entr'aider.” Il falloit cependant à chacune d'elles une retraite particuliere. La case de Marguerite se trouvoit au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de la Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étoient à la fois dans le voisinage l'une de l'autre, & sur la propriété de leurs familles. Moi-même, j'ai coupé des palissades dans la montagne ; j'ai apporté des feuilles de lataniers des bords de la mer ; pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant, ni porte, ni couverture. Hélas ! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir ! Le tems qui détruit si rapidement les monumens des empires, semble respecter dans ces

déserts , ceux de l'amitié , pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes étoit achevée , que madame de la Tour accoucha d'une fille. J'avois été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appeloit Paul. Madame de la Tour me pria aussi de nommer sa fille conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. " Elle fera vertueuse , dit-elle ,
" & elle fera heureuse. Je n'ai con-
„ nu le malheur , qu'en cessant de
„ l'être.

Lorsque madame de la Tour fut relevée de ses couches , ces deux petites habitations commencerent à être de quelque rapport , à l'aide des soins que j'y donnois de tems en tems , mais surtout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite,

te, appelé Domingue, étoit un noir Iolof, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avoit de l'expérience & un bon sens naturel. Il cultivoit indifféremment sur les deux habitations, les terrains qui lui sembloient les plus fertiles, & il y mettoit les semences qui leur convenoient le mieux. Il semoit du petit mil & du maïs, dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux, & au pied des rochers, des giraumonts, des courges & des concombres qui se plaisent à y grimper. Il plantoit dans les lieux secs, des patates qui y viennent très-sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines où leur grain est petit, mais excellent; le long de la rivière & autour des cases, des bana-

niers qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits, avec un bel ombrage, & enfin, quelques plantes de tabac pour charmer ses fousis & ceux de ses bonnes maîtresses. Il alloit couper du bois à brûler dans la montagne, & casser des roches çà & là dans les habitations pour en aplanir les chemins. Il faisoit tous ces ouvrages avec intelligence & activité, parce qu'il les faisoit avec zèle. Il étoit fort attaché à Marguerite, & il ne l'étoit guère moins à madame de la Tour, à la négresse avec laquelle il s'étoit marié à la naissance de Virginie. Il aimoit passionnément la femme qui s'appeloit Marié. Elle étoit née à Madagascar, d'où elle avoit apporté quelque industrie, entre autres celle de faire des paniers & des étoffes appelées pagnes, avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle étoit

adroite , propre & sur-tout très-fidelle. Elle avoit soin de préparer à manger , d'élever quelques poules , & d'aller de tems en tems vendre au port-Louis , le superflu de ces deux habitations , qui étoit bien peu considérable. Si vous y joignez deux chevres élevées près des enfans , & un gros chien qui veilloit la nuit au dehors , vous aurez une idée de tout le revenu & de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies , elles filoient , du matin au soir , du coton. Ce travail suffisoit à leur entretien & à celui de leurs familles ; mais d'ailleurs , elles étoient si dépourvues des commodités étrangères , qu'elles marchaient nus-pieds dans leur habitation , & ne portoient de souliers que pour aller le dimanche , de grand matin , à la messe , à l'église des Pam-

plemouffes que vous voyez là bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis ; mais elles se rendoient rarement à la ville , de peur d'y être méprisées , parce qu'elles étoient vêtues de grosse toile bleue du Bengale , comme des esclaves. Après tout , la considération publique vaut-elle le bonheur domestique ? Si ces dames avoient un peu à souffrir au dehors , elles rentroient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie & Domingue les appercevoient de cette hauteur , sur le chemin des Pamplemouffes , qu'ils accouroient jusqu'au bas de la montagne , pour les aider à la remonter. Elles lisoient dans les yeux de leurs esclaves , la joie qu'ils avoient de les revoir. Elles trouvoient chez elles , la propreté , la liberté , des biens qu'elles ne devoient qu'à leurs propres travaux , & des servi-

teurs pleins de zèle & d'affection. Elles mêmes , unies par les mêmes besoins , ayant éprouvé des maux presque semblables , se donnant les doux noms d'amie , de compagne & de sœur , n'avoient qu'une volonté , qu'un intérêt , qu'une table. Tout entre elles étoit commun. Seulement , si d'anciens feux plus vifs que ceux de l'amitié se réveilloient dans leur ame , une religion pure , aidée par des mœurs chastes , les dirigeoit vers une autre vie , comme la flamme qui s'envole vers le ciel , lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutaient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoubloit à la vue de leurs enfans , fruits d'un amour également infortuné. Elles prenoient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain , & à les coucher dans le

même berceau. Souvent elles les changoient de lait. “ Mon amie, disoit
“ madame de la Tour, chacune de
“ nous aura deux enfans , & chacun
“ de nos enfans aura deux meres ”.

Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espece , dont la tempête a brisé toutes les branches , viennent à produire des fruits plus doux , si chacun d’eux , détaché du tronc maternel est greffé sur le tronc voisin ; ainsi , ces deux petits enfans , privés de tous leurs parens , se remplissoient de sentimens plus tendres que ceux de fils & de fille , de frere & de sœur , quand ils venoient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avoient donné le jour. Déjà , leurs meres parloient de leur mariage , sur leurs berceaux , & cette perspective de félicité conjugale , dont elles charmoient leurs

propres peines , finissoit bien souvent par les faire pleurer ; l'une se rappelant que ses maux étoient venus d'avoir négligé l'hymen , & l'autre , d'en avoir subi les loix ; l'une , de s'être élevée au dessus de sa condition , & l'autre , d'en être descendue ; mais elles se consoloient , en pensant qu'un jour , leurs enfans plus heureux , jouiroient à la fois , loin des cruels préjugés de l'Europe , des plaisirs de l'amour & du bonheur de l'égalité.

Rien en effet n'étoit comparable à l'attachement qu'ils se témoignoit déjà. Si Paul venoit à se plaindre , on lui montrait Virginie ; à sa vue , il fourioit & s'appaisoit. Si Virginie souffroit , on en étoit averti par les cris de Paul ; mais cette aimable fille dissimuloit aussitôt son mal , pour qu'il ne souffrit pas de sa douleur. Je n'ar-

rivois point de fois ici , que je ne les visse tous deux , tout nus , suivant la coutume du pays , pouvant à peine marcher , se tenant ensemble par les mains & sous les bras , comme on représente la constellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvoit les séparer : elle les surprenoit souvent couchés dans le même berceau , joue contre joue , poitrine contre poitrine , les mains passées mutuellement autour de leurs cous , & endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils furent parler , les premiers noms qu'ils apprirent à se donner , furent ceux de frere & de sœur. L'enfance qui connoît des caresses plus tendres , ne connoît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié , en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt , tout ce qui regarde

l'économie , la propreté , le soin de préparer un repas champêtre , fut du ressort de Virginie , & ses travaux étoient toujours suivis des louanges & des baisers de son frere. Pour lui , toujours en action , il bêchoit le jardin avec Domingue , ou une petite hache à la main , il le suivoit dans les bois ; & si dans ces courses , une belle fleur , un bon fruit , ou un nid d'oiseaux se présentoient à lui , eussent-ils été au haut d'un arbre , il l'escaladoit pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontroit un quelque part , on étoit sûr que l'autre n'étoit pas loin. Un jour , que je descendois du sommet de cette montagne , j'apperçus , à l'extrémité du jardin , Virginie , qui accouroit vers la maison , la tête couverte de son jupon qu'elle avoit relevé par derriere , pour se mettre à l'abri d'une ondée

de pluie. De loin, je la crus seule , & m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenoit Paul par le bras , enveloppé presqu'en entier de la même couverture , riant l'un & l'autre d'être ensemble à l'abri , sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes, renfermées sous ce jupon bouffant, me rappelerent les enfans de Lédà , enclos dans la même coquille.

Toute leur étude étoit de se complaire & de s'entr'aider. Au reste , ils étoient ignorans comme des Créoles, & ne favoient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétoient pas de ce qui s'étoit passé dans des tems reculés & loin d'eux ; leur curiosité ne s'étendoit pas au delà de cette montagne. Ils croyoient que le monde finissoit où finissoit leur île, & ils n'imaginoient rien d'aimable où ils n'étoient pas. Leur affection mutuelle , & celle de leurs

meres , occupoient toute l'activité de leurs ames. Jamais des sciences inutiles n'avoient fait couler leurs larmes. Jamais les leçons d'une triste morale ne les avoient remplis d'ennui. Ils ne savoient pas qu'il ne faut pas dérober , tout chez eux étant commun ; ni être intempérant , ayant à discrétion des mets simples ; ni menteur , n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avoit jamais effrayés , en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfans ingrats ; chez eux , l'amitié filiale étoit née de l'amitié maternelle. On ne leur avoit appris de la religion que ce qui la fait aimer , & s'ils n'offroient pas à l'église de longues prieres , par tout où ils étoient , dans la maison , dans les champs , dans les bois , ils levoient vers le ciel des mains innocentes & un cœur plein de l'amour de leurs parens.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageoient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le champ du coq annonçoit le retour de l'aurore, Virginie se levoit, alloit puiser de l'eau à la source voisine, & rentrait dans la maison pour préparer le déjeuner : bientôt après, quand le soleil doroit les pitons de cette enceinte, Marguerite & son fils se rendoient chez madame de la Tour : alors ils commençoient tous ensemble une prière suivie du premier repas ; souvent ils le prenoient devant la porte assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissoient à la fois, des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels & du linge de table dans leurs feuilles longues & lustrées. Une nourriture saine & abondante

développoit rapidement les corps de ces deux jeunes gens , & une éducation douce peignoit dans leur physionomie la pureté & le contentement de leur ame. Virginie n'avoit que douze ans : déjà sa taille étoit plus qu'à demi-formée ; de grands cheveux blonds ombrageoient sa tête ; ses yeux bleus & ses levres de corail brilloient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage. Ils fourioient toujours de concert quand elle parloit ; mais quand elle gardoit le silence , leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnoit une expression d'une sensibilité extrême, & même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul , on voyoit déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des graces de l'adolescence. Sa taille étoit plus élevée que celle de Virginie , son teint plus rembruni , son nez plus aquilin ,

& ses yeux qui étoient noirs auroient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnoient autour comme des pinceaux, ne leur avoient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paroissoit, il devenoit tranquille & alloit s'asseoir auprès d'elle; souvent leur repas se passoit sans qu'ils se dissent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfans de Niobé. Mais à leurs regards qui cherchoient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfans du ciel, pour ces esprits bienheureux, dont la nature est de s'aimer, & qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées, & l'amitié par des paroles.

Cependant , madame de la Tour voyant sa fille se développer avec tant de charmes , sentoît augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disoit quelquefois : “ Si je venois à mourir , que deviendroît Virginie sans fortune ? ”

Elle avoit en France une tante , fille de qualité , riche , vieille & dévote , qui lui avoit refusé si durement des secours , lorsqu’elle se fut mariée à M. de la Tour , qu’elle s’étoit bien promis de n’avoir jamais recours à elle , à quelque extrémité qu’elle fût réduite. Mais devenue mere , elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari , la naissance de sa fille , & l’embarras où elle se trouvoit , loin de son pays , dénuée de support , & chargée d’un enfant. Elle n’en reçut point de réponse. Elle , qui étoit d’un

caractere élevé, ne craignit plus de s'humilier, & de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avoit jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivoit donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étoient écoulées, sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin en 1746, à l'arrivée de M. de la Bourdonaye, madame de la Tour apprit que ce nouveau gouverneur avoit à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier, cette fois, d'y paroître mal-vêtue, la joie maternelle la mettant au dessus du respect humain. M. de la Bourdonaye lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandoit à sa niece, qu'elle

avoit mérité son sort , pour avoir épousé un aventurier , un libertin ; que les passions portoient avec elles leur punition ; que la mort prématurée de son mari étoit un juste châtimement de Dieu ; qu'elle avoit bien fait de passer aux îles , plutôt que de déshonorer sa famille en France ; qu'elle étoit , après tout , dans un bon pays , où tout le monde faisoit fortune , excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée , elle finissoit par se louer elle-même. Pour éviter , disoit-elle , les suites presque toujours funestes du mariage , elle avoit toujours refusé de se marier. La vérité est , qu'étant ambitieuse , elle n'avoit voulu épouser qu'un homme de grande qualité ; mais quoiqu'elle fût très-riche , & qu'à la cour on soit indifférent à tout , excepté à la fortune , il ne s'étoit trouvé personne qui eût voulu s'allier à

une fille aussi laide & à un cœur aussi dur.

Elle ajoutoit par *post-scriptum*, que toute considération faite, elle l'avoit fortement recommandée à M. de la Bourdonaye. Elle l'avoit en effet recommandée, mais suivant un usage commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré : afin de justifier auprès du gouverneur, sa dureté pour sa niece, en feignant de la plaindre, elle l'avoit calomniée.

Madame de la Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt & sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de la Bourdonaye, prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation & de celle de sa fille, que par de durs monosyllabes. " Je „ verrai; ... nous verrons; ... avec

„ le tems. . . . il y a bien des malheux. . . . Pourquoi indisposer une tante respectable ? . . . C'est vous qui avez tort. ”

Madame de la Tour retourna à l'habitation , le cœur navré de douleur & plein d'amertume. En arrivant , elle s'assit , jeta sur la table la lettre de sa tante , & dit à son amie : “ Voilà le fruit d'onze ans de patience. ” Mais comme il n'y avoit que madame de la Tour qui fût lire dans la société , elle reprit la lettre , & en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine étoit-elle achevée , que Marguerite lui dit avec vivacité : “ Qu'avons-nous besoin de tes parens ? Dieu nous a-t-il abandonnés ? C'est lui seul qui est notre pere. N'avons-nous pas vécu heureuses jusqu'à ce jour ? Pourquoi donc te chagriner ? Tu n'as point de courage. ”

Et voyant madame de la Tour pleurer, elle se jeta à son cou, & la serrant dans ses bras : " Chere amie ,
„ s'écria-t-elle, chere amie ! " Mais ses propres sanglots étoufferent sa voix. A ce spectacle , Virginie fondant en larmes , pressoit alternativement les mains de sa mere & celles de Marguerite contre sa bouche & contre son cœur ; & Paul, les yeux enflammés de colere , crioit , ferroit les poings , frappoit du pied , ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit , Dominique & Marie accoururent , & l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur : „ Ah ! ma-
„ dame, ... ma bonne maîtresse ! ...
„ ma mere ! ... ne pleurez pas. " De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de madame de la Tour. Elle prit Paul & Virginie dans ses bras , & leur dit d'un air content :

„ Mes enfans, vous êtes cause de ma
„ peine, mais vous faites toute ma
„ joie. Oh ! mes chers enfans, le
„ malheur ne m'est venu que de loin ;
„ le bonheur est autour de moi. ”

Paul & Virginie ne la comprirent pas, mais quand ils la virent tranquille, ils sourirent, & se mirent à la caresser. Ainsi, ils continuerent tous à être heureux, & ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Le bon naturel de ces enfans se développoit de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs meres étant allées à la premiere messe à l'église des Pamplémouffes, une négresse maronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle étoit décharnée comme un squelette, & n'avoit pour vêtement qu'un lambeau de serpilliere autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie qui pré-

paroit le déjeûné de la famille , & lui dit : “ Ma jeune demoiselle ayez
„ pitié d’une pauvre esclave fugitive ;
„ il y a un mois que j’erre dans ces
„ montagnes , demi - morte de faim ,
„ souvent poursuivie par des chasseurs
„ & par leurs chiens. Je suis mon
„ maître qui est un riche habitant de
„ la riviere Noire. Il m’a traitée com-
„ me vous le voyez. ” En même tems ,
elle lui montra son corps sillonné de
cicatrices profondes , par les coups de
fouet qu’elle en avoit reçus. Elle
ajouta : “ Je voulois aller me noyer ;
„ mais sachant que vous demeuriez
„ ici , j’ai dit : puisqu’il y a encore
„ de bons blancs dans ce pays , il ne
„ faut pas encore mourir. ” Virginie ,
toute émue , lui répondit : “ Rassis-
„ rez-vous , infortunée créature ! Man-
„ gez , mangez ! ” & elle lui donna
le déjeûné de la maison , qu’elle avoit

apprêté. L'esclave , en peu de momens, le dévora tout entier. Virginie la voyant rassasiée , lui dit : " Pauvre „ misérable ! j'ai envie d'aller déman- „ der votre grace à votre maître ; en „ vous voyant , il fera touché de „ pitié. Voulez - vous me conduire „ chez lui ? " " Ange de Dieu , re- „ partit la négresse , je vous suivrai „ par-tout où vous voudrez." Virgini- nie appella son frere , & le pria de l'accompagner. L'esclave maronne les conduisit par des sentiers , au milieu des bois , à travers de hautes monta- gnes , qu'ils grimperent avec bien de la peine , & de larges rivières qu'ils passerent à gué. Enfin, vers le milieu du jour , ils arriverent au bas d'un morne , sur les bords de la rivière Noire. Ils apperçurent là une maison bien bâtie , des plantations considéra- bles , & un grand nombre d'esclaves

occupés à toutes fortes de travaux. Leur maître se promenoit au milieu d'eux, une pipe à la bouche & un ro-tin à la main. C'étoit un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés & aux sourcils noirs & joints. Virginie, toute emue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, & le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui étoit à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfans pauvrement vêtus; mais quand il eût remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, & qu'il eût entendu le doux son de sa voix qui trembloit, ainsi que tout son corps, en lui demandant grace, il ôta sa pipe de sa bouche, & levant son ro-tin vers le ciel, il jura par un affreux serment, qu'il pardonnoit à son esclave,

ve,

ve, non pas pour l'amour de Dieu , mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître : puis elle s'enfuit, & Paul courut après elle.

Ils remonterent ensemble le revers du morne par où ils étoient descendus , & parvenus à son sommet, ils s'affirent sous un arbre , accablés de lassitude , de faim & de soif. Ils avoient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie :
“ Ma sœur , il est plus de midi , tu
“ as faim & soif ; nous ne trouverons
“ point ici à dîner ; redescendons le
“ morne & allons demander à manger
“ au maître de l'esclave ”. “ Oh non ,
“ mon ami , reprit Virginie , il m'a
“ fait trop de peur. Souviens-toi de
“ ce que dit quelquefois maman : le
“ pain du méchant remplit la bouche

“ de gravier ”. “ Comment ferons-
“ nous donc , dit Paul ? Ces arbres
“ ne produisent que de mauvais fruits.
“ Il n’y a pas seulement ici un tama-
“ rin ou un citron pour te rafraî-
“ chir ”. “ Dieu aura pitié de nous ,
“ repartit Virginie ; il exauce la voix
“ des petits oiseaux qui lui deman-
“ dent de la nourriture ”. A peine
avoit-elle dit ces mots , qu’ils enten-
dirent le bruit d’une source qui tom-
boit d’un rocher voisin. Ils y couru-
rent , & après s’être désaltérés avec
ses eaux plus claires que le cristal ,
ils cueillirent & mangerent un peu
de cresson qui croissoit sur ses bords.
Comme ils regardoient de côté &
d’autre s’ils ne trouveroient pas quel-
que nourriture plus solide , Virginie
aperçut , parmi les arbres de la forêt ,
un jeune palmiste. Le chou que la
cime de cet arbre renferme au milieu

de ses feuilles, est un fort bon manger ; mais quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avoit plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filamens ; mais son aubier est si dur, qu'il fait rebrousser les meilleures haches, & Paul n'avoit pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste : autre embarras ; il n'avoit point de briquet, & d'ailleurs, dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, & souvent les inventions les plus utiles, ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs. Avec l'angle d'une pierre il fit un pe-

tit trou sur une branche d'arbre bien sèche qu'il assujettit sous ses pieds ; puis avec le tranchant de cette pierre , il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche , mais d'une espece de bois différent. Il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui étoit sous ses pieds , & le faisant rouler rapidement entre ses mains , comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat , en peu de momens , il vit sortir du point de contact , de la fumée & des étincelles. Il ramassa des herbes seches & d'autres branches d'arbres , & mit le feu au pied du palmiste , qui , bientôt après , tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses & piquantes. Virginie & lui mangerent une partie

de ce chou crue, & l'autre cuite sous la cendre, & ils les trouverent également favoureuses. Ils firent ce repas frugal remplis de joie, par le souvenir de la bonne action qu'ils avoient faite le matin ; mais cette joie étoit troublée par l'inquiétude où ils se doutoient bien que leur longue absence de la maison jetteroit leurs meres. Virginie revenoit souvent sur cet objet ; cependant Paul, qui sentoit ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderoient pas à tranquilliser leurs parens.

Après diné, ils se trouverent bien embarrassés ; car ils n'avoient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnoit de rien, dit à Virginie ; “ Notre case est vers le
“ soleil du milieu du jour ; il faut
“ que nous passions, comme ce ma-
“ tin, par dessus cette montagne que
“ tu vois là bas avec ses trois pitons.

“ Allons , marchons , mon amie ”.
Cette montagne étoit celle des trois mamelles (1), ainsi nommée , parce que ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la riviere Noire, du côté du nord , & arriverent , après une heure de marche , sur les bords d’une large riviere

(1) Il y a beaucoup de montagnes dont les sommets sont arrondis en forme de mamelles , & qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce sont en effet de véritables mamelles ; car ce sont d’elles que découlent beaucoup de rivières & de ruisseaux qui répandent l’abondance sur la terre. Elles sont les sources des principaux fleuves qui l’arrosent , & elles fournissent constamment à leurs eaux , en attirant sans cesse les nuages autour du piton de rocher qui les surmonte à leur centre comme un mamelon. Nous avons indiqué ailleurs ces prévoyances admirables de la nature.

qui barroit leur chemin. Cette grande partie de l'île toute couverte de forêts est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières & de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étoient, coule en bouillonnant sur un lit de rochers. Le bruit de ses eaux effraya Virginie ; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, & passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. “ N'aies
“ pas peur, lui disoit-il ; je me sens
“ bien fort avec toi. Si l'habitant de la
“ rivière Noire t'avoit refusé la gra-
“ ce de son esclave, je me ferois
“ battu avec lui ”. “ Comment dit
“ Virginie, avec cet homme si grand
“ & si méchant ? A quoi t'ai-je exposé ?
“ Mon Dieu ! qu'il est difficile de faire

“ bien ! il n’y a que le mal de facile
“ à faire ”.

Quand Paul fut sur le rivage , il voulut continuer sa route chargé de sa sœur , & il se flattoit de monter ainsi la montagne des trois mamelles , qu’il voyoit devant lui à une demi-lieue de là ; mais bientôt les forces lui manquèrent , & il fut obligé de la mettre à terre , & de se reposer auprès d’elle. Virginie lui dit alors :
“ Mon frere , le jour baisse ; tu as
“ encore des forces & les miennes
“ me manquent ; laisse - moi ici , & re-
“ tourne seul à notre case , pour tran-
“ quilliser nos meres ”. “ Oh ! non ,
“ dit Paul , je ne te quitterai pas.
“ Si la nuit nous surprend dans ces
“ bois , j’allumerai du feu , j’abattrai
„ des palmistes , tu en mangeras le
„ chou , & je ferai avec ses feuilles
„ un ajoupa pour te mettre à l’abri ”.

Cependant Virginie s'étant un peu reposée , cueillit , sur le tronc d'un vieux arbre penché sur le bord de la riviere , de longues feuilles de scolopendre qui pendoient de son tronc. Elle en fit des especes de brodequins dont elle s'entoura les pieds , que les pierres des chemins avoient mis en sang ; car dans l'empressement d'être utile , elle avoit oublié de se chauffer. Se sentant foulagée par la fraîcheur de ces feuilles , elle rompit une branche de bambou , & se mit en marche , en s'appuyant d'une main sur ce roseau , & de l'autre sur son frere.

Ils cheminoient ainsi doucement à travers les bois ; mais la hauteur des arbres & l'épaisseur de leurs feuillages , leur firent bientôt perdre de vue la montagne des trois Mamelles sur laquelle ils se dirigeoient , & même le soleil qui étoit déjà près de se cou-

cher. Au bout de quelque tems , ils quitterent , sans s'en appercevoir , le sentier frayé dans lequel ils avoient marché jusqu'alors , & ils se trouverent dans un labyrinthe d'arbres , de lianes & de roches , qui n'avoit plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie , & se mit à courir çà & là tout hors de lui , pour chercher un chemin hors de ce fourré épais : mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre , pour découvrir au moins la montagne des trois mamelles ; mais il n'apperçut autour de lui que les cimes des arbres , dont quelques-unes étoient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvroit déjà les forêts dans les vallées ; le vent se calmoit , comme il arrive au coucher du soleil : un profond silence régnoit dans ces solitudes , & on n'y enten-

doit d'autre bruit que le brame-
ment des cerfs qui venoient chercher leur
gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans
l'espoir que quelque chasseur pourroit
l'entendre, cria alors de toute sa for-
ce : " Venez , venez au secours de
" Virginie ! „ Mais les seuls échos
répondirent à sa voix , & répétèrent
à plusieurs reprises : " Virginie ,
Virginie ”.

Paul descendit alors de l'arbre ,
accablé de fatigue & de chagrin : il
chercha les moyens de passer la nuit
dans ce lieu ; mais il n'y avoit ni fon-
taine , ni palmiste , ni même de bran-
ches de bois sec propres à allumer du
feu. Il sentit alors , par son expé-
rience , toute la foiblesse de ses ressour-
ces , & il se mit à pleurer. Virginie
lui dit : " Ne pleure point , mon ami ,
„ si tu ne veux m'accabler de cha-
„ grin. C'est moi qui suis la cause de

„ toutes ces peines , & de celles qu'é-
„ prouvent maintenant nos meres. Il
„ ne faut rien faire , pas même le
„ bien , sans consulter ses parens.
„ Oh ! j'ai été bien imprudente ! ” elle
se prit à verser des larmes. Cepen-
dant elle dit à Paul : „ Prions Dieu ,
„ mon frere , & il aura pitié de nous. ”
A peine avoient-ils achevé leur priere ,
qu'ils entendirent un chien aboyer.
„ C'est , dit Paul , le chien de quel-
„ que chasseur , qui vient le soir tuer
„ des cerfs à l'affut. ” Peu après , les
„ aboiemens du chien redoublerent. ”
„ Il me semble , dit Virginie , que c'est
„ Fidele , le chien de notre case. Oui ,
„ je reconnois sa voix : serions-nous
„ près d'arriver , & au pied de notre
„ montagne ? ” En effet , un moment
après , Fidele étoit à leurs pieds ,
aboyant , hurlant , gémissant & les
accablant de caresses. Comme ils ne

pouvoient revenir de leur surprise, ils apperçurent Domingue qui accouroit à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleuroit de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eût repris ses sens : O mes jeunes „ maîtres, leur dit-il, que vos meres „ ont d'inquiétudes ! comme elles ont „ été étonnées, quand elles ne vous „ ont plus trouvés au retour de la „ messe où je les accompagnois ! Marie, „ qui travailloit dans un coin de l'habitation, n'a su nous dire où vous „ étiez allés. J'allois, je venois autour de l'habitation, ne sachant „ moi-même de quel côté vous cher- „ cher. Enfin j'ai pris vos vieux ha- „ bits à l'un & à l'autre (1), je les

(1) Ce trait de sagacité du noir Domingue & de son chien Fidele, ressemble beau-

„ ai fait flairer à Fidele , & fur le
„ champ , comme si ce pauvre ani-
„ mal m'eût entendu , il s'est mis à
„ guêter sur vos pas. Il m'a conduit ,
„ toujours en remuant la queue , juf-
„ qu'à la riviere Noire. C'est là où
„ j'ai appris d'un habitant , que vous
„ lui aviez ramené une négresse ma-
„ ronne , & qu'il vous avoit accordé
„ fa grace. Mais quelle grace ! il me
„ l'a montrée attachée , avec une
„ chaîne au pied , à un billot de bois
„ & avec un collier de fer à trois
„ crochets autour du cou. De là ,
„ Fidele toujours guétant , m'a mené
„ sur le morne de la riviere Noire ,
„ où il s'est arrêté encore en aboyant
„ de toute fa force. C'étoit sur le bord

coup à celui du sauvage Téwéniffa & de
fon chien Oniah , rapporté par M. de Cre-
vecœur , dans fon ouvrage plein d'humani-
té , intitulé : *Lettres d'un Cultivateur Amé-
ricain.*

„ d'une source, auprès d'un palmiste
„ abattu , & près d'un feu qui fu-
„ moit encore : enfin il m'a conduit
„ ici. Nous sommes ~~à~~ pied de la
„ montagne des trois mamelles , &
„ il y a encore quatre bonnes lieues
„ jusques chez nous. Allons, mangez
„ & prenez des forces. ” Il leur pré-
senta aussitôt un gâteau, des fruits,
& une grande calebasse remplie d'une
liqueur composée d'eau , de vin , de
jus de citron, de sucre & de muscade ,
que leurs meres avoient préparée pour
les fortifier & les rafraîchir. Virginie
soupira au souvenir de la pauvre esclave,
& des inquiétudes de leurs meres.
Elle répéta plusieurs fois : “ Oh , qu'il
„ est difficile de faire le bien ! ” Pen-
dant que Paul & elle se rafraîchis-
soient , Domingue alluma du feu , &
ayant cherché dans les roches un bois
tortu , qu'on appelle bois de ronde

& qui brûle tout verd , en jettant une grande flamme , il en fit un flambeau qu'il alluma ; car il étoit déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand , quand il fallut se mettre en route : Paul & Virginie ne pouvoient plus marcher ; leurs pieds étoient enflés & tout rouges. Domingue ne favoit s'il devoit aller bien loin de là leur chercher du secours , ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. “ Où est le tems, leur disoit-
„ il, où je vous portois tous deux
„ à la fois dans mes bras ? mais main-
„ tenant vous êtes grands , & je suis
„ vieux. ” Comme il étoit dans cette perplexité , une troupe de noirs marons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe s'approchant de Paul & de Virginie , leur dit : “ Bons
„ petits blancs , n'ayez pas peur ; nous
„ vous avons vu passer ce matin avec

„ une négresse de la rivière Noire ;
„ vous alliez demander sa grace à son
„ mauvais maître. En reconnaissance,
„ nous vous reporterons chez vous
„ sur nos épaules. ” Alors il fit un
signe , & quatre noirs marons des plus
robustes firent aussitôt un brancard
avec des branches d'arbre & des lianes ,
y placèrent Paul & Virginie , les mi-
rent sur leurs épaules , & Domingue
marchant devant eux avec son flam-
beau , ils se mirent en route , aux
cris de joie de toute la troupe qui
les combloit de bénédictions. Virgi-
nie attendrie , disoit à Paul : “ Oh !
„ mon ami , jamais Dieu ne laisse un
„ bienfait sans récompense. ”

Ils arrivèrent vers le milieu de la
nuit au pied de leur montagne , dont
les croupes étoient éclairées de plu-
sieurs feux. A peine ils la montoient ,
qu'ils entendirent des voix qui crioient :

„ Est-ce vous , mes enfans ? ” Ils répondirent , avec les noirs : “ Oui ,
„ c’est nous ! ” & bientôt ils apperçurent leurs meres & Marie qui venoient au devant d’eux avec des tisons flambans. “ Malheureux enfans , dit
„ madame de la Tour , d’où venez-
„ vous ? dans quelles angoisses vous
„ nous avez jetées ! ” “ Nous venons ,
„ dit Virginie , de la riviere Noire ,
„ demander la grace d’une pauvre
„ esclave maronne , à qui j’ai donné
„ ce matin le déjeuner de la maison ,
„ parce qu’elle mouroit de faim ; &
„ voilà que les noirs marons nous ont
„ ramenés. ” Madame de la Tour embrassa sa fille , sans pouvoir parler ; & Virginie , qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mere , lui dit :
„ Vous me payez de tout le mal que
„ j’ai souffert ! ” Marguerite , ravie de joie , ferroit Paul dans ses bras , &

lui disoit : " Et toi aussi, mon fils ,
„ tu as fait une bonne action. " Quand
elles furent arrivées dans leur case avec
leurs enfans , elles donnerent bien à
manger aux noirs marons , qui s'en
retournerent dans leurs bois , en leur
souhaitant toute forte de prospérités.

Chaque jour étoit pour ces familles
un jour de bonheur & de paix. Ni
l'envie , ni l'ambition ne les tourmen-
toient. Elles ne desiroient point au
dehors une vaine réputation que don-
ne l'intrigue & qu'ôte la calomnie.
Il leur suffisoit d'être à elles-mêmes
leurs témoins & leurs juges. Dans
cette île , où , comme dans toutes les
colonies Européennes , on n'est cu-
rieux que d'anecdotes malignes , leurs
vertus & même leurs noms étoient
ignorés. Seulement , quand un pas-
sant demandoit sur le chemin des Pam-
plemouffes , à quelques habitans de la

plaine : “ Qui est ce qui demeure là-
„ haut dans ces petites cases ? ” ceux-
ci répondoient , sans les connoître :
„ Ce sont de bonnes gens. ” Ainsi
des violettes , sous des buissons épi-
neux , exhalent au loin leurs doux par-
fums , quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avoient banni de leurs con-
versations , la médifance , qui , sous
une apparence de justice , dispose
nécessairement le cœur à la haine ou
à la fausseté ; car il est impossible de
ne pas haïr les hommes , si on les
croit méchans , & de vivre avec les
méchans , si on ne leur cache sa hai-
ne sous de fausses apparences de bien-
veillance. Ainsi la médifance nous
oblige d'être mal avec les autres ou
avec nous-mêmes. Mais , sans juger
les hommes en particulier , elles ne
s'entrenoient que des moyens de
faire du bien à tous en général , &

quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avoient une volonté perpétuelle, qui les remplissoit d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étoient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissoit point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissoit de ravissement & de joie. Elles admiroient avec transport le pouvoir d'une Providence qui, par leurs mains, avoit répandu au milieu de ces arides rochers, l'abondance, les graces, les plaisirs purs, simples & toujours renaissans.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste & plus intelligent que les Européens à quinze, avoit embelli ce que le noir Domingue ne faisoit que cultiver. Il alloit avec lui, dans les

bois voisins , déraciner de jeunes plants de citronniers , d'orangers , de tamarins , dont la tête ronde est d'un si beau verd , & d'attiers dont le fruit est plein d'une crème sucrée , qui a le parfum de la fleur d'orange. Il plantoit ces arbres , déjà grands , autour de cette enceinte. Il y avoit semé des graines d'arbres , qui , dès la seconde année , portent des fleurs ou des fruits , tels que l'agathis , où pendent tout autour , comme les cristaux d'un lustre , de longues grappes de fleurs blanches ; le lilas de Perse , qui élève droit en l'air ses girandoles gris de lin ; le papayer , dont le tronc sans branches formé en colonne hérissée de melons verts , porte un chapiteau de larges feuilles , semblables à celles du figuier.

Il y avoit planté encore des pepins & des noyaux de bananiers , de man-

guiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs & de jam-roses. La plupart de ces arbres donnoient déjà à leur jeune maître, de l'ombrage & des fruits. Sa main laborieuse avoit répandu la fécondité jusques dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevoient sur les têtes noires des roches, & sembloient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendoient çà & là, le long des escarpemens de la montagne.

Il avoit disposé ces végétaux de manière qu'on pouvoit jouir de leur vue d'un seul coup-d'œil. Il avoit planté au milieu de ce bassin, les herbes qui s'élevent peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, & enfin, les grands arbres qui en bordoient la

circonférence ; de sorte que ce vaste enclos paroissoit de son centre , comme un amphithéâtre de verdure , de fruits & de fleurs , renfermant des plantes potageres , des lisieres de prairies , & des champs de riz & de blé. Mais en assujettissant ces végétaux à son plan , il ne s'étoit pas écarté de celui de la nature. Guidé par ses indications , il avoit mis dans les lieux élevés , ceux dont les semences sont volatiles , & sur le bord des eaux , ceux dont les graines sont faites pour flotter. Ainsi , chaque végétal croissoit dans son site propre , & chaque site recevoit de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces rochers , formoient au fond du vallon , ici des fontaines , là de larges miroirs qui répétoient au milieu de la verdure , les arbres en fleurs , les rochers , & l'azur des cieux.

Malgré

Malgré la grande irrégularité de ce terrain , toutes ces plantations étoient pour la plupart , auffi accessibles au toucher qu'à la vue. A la vérité , nous l'aidions tous de nos conseils & de nos fecours , pour en venir à bout. Il avoit pratiqué un sentier qui tournoit autour de ce bassin , & dont plusieurs rameaux venoient se rendre de la circonférence au centre. Il avoit tiré parti des lieux les plus raboteux , & accordé par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'asperité du fol , & les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrasse maintenant ces chemins , ainsi que la plupart du terrain de cette île , il avoit formé çà & là des pyramides , dans les assises desquelles il avoit mêlé de la terre & des racines de rosiers , de poincillades & d'autres arbrisseaux

qui se plaisent dans les roches. En peu de tems, ces pyramides sombres & brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins bordés de vieux arbres inclinés sur leurs bords, formoient des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où on alloit prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisoit dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissoit à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là, étoit une moisson ; ici, un verger. Par cette avenue, on appercevoit les maisons ; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelassé de lianes, on ne distinguoit au plein midi aucun objet : sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne, on découvroit tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin,

où apparoissoit quelquefois un vaisseau qui venoit de l'Europe, ou qui y retournoit. C'étoit sur ce rocher que ces familles se rassembloient le soir, & jouissoient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines, & des dernières harmonies de la lumière & des ombres.

Rien n'étoit plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyoit venir de bien loin, s'appelloit LA DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul & Virginie dans leurs jeux, y avoient planté un bambou, au haut duquel ils élevoient un petit mouchoir blanc, pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'apercevoient, ainsi qu'on éleve un pavillon sur la montagne voisine à la vue d'un vais-

seau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite. Il me semble alors, qu'une voix humaine forte de la pierre, se fasse entendre à travers les siècles, & s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, & que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux, ont senti, pensé & souffert comme lui. Que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre ame dans les champs de l'infini, & lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mât de

pavillon de Paul & de Virginie , ces vers d'Horace :

.... Fratres Helenæ , lucida sidera ,
Ventorumque regat pater ,
Obstrictis aliis , præter Iapyga.

“ Que les freres d'Hélène , astres
„ charmans comme vous , & que le
„ pere des vents vous dirigent , & ne
„ fassent souffler que le zéphyre ” !

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un talamaque , à l'ombre duquel Paul s'assuyoit quelquefois , pour regarder au loin la mer agitée :

Fortunatus & ille deos qui novit agrestes !

“ Heureux , mon fils , de ne con-
„ noître que les divinités champê-
„ tres ! ”

Et cet autre au dessus de la porte de la cabane de madame de la Tour , qui étoit leur lieu d'assemblée.

At secura quies , & nescia fallere vita.

“ Ici est une bonne conscience , &
„ une vie qui ne fait pas tromper ”.

Mais Virginie n'approuvoit point mon latin ; elle disoit que ce que j'avois mis au pied de sa girouette étoit trop long & trop savant. “ J'eusse
„ mieux aimé , ajoutoit-elle : TOU-
„ JOURS AGITÉE , MAIS CONSTAN-
„ TE ”. “ Cette devise , lui répondis-
„ je , conviendrait encore mieux à la
„ vertu ”. Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendoient leurs ames sensibles à tout ce qui les environnoit. Elles avoient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférens. Un cercle d'orangers & de bananiers plantés en rond , autour d'une pelouse , au milieu de laquelle Virginie & Paul alloient quelquefois danser , se nommoit LA CONCORDE. Un vieux arbre , à l'ombre duquel madame de la Tour

& Marguerite s'étoient raconté leurs malheurs, s'appelloit LES PLEURS ES-SUYÉS. Elles faisoient porter les noms de BRETAGNE & de NORMANDIE , à de petites portions de terre où elles avoient semé du blé, des fraises & des pois. Domingue & Marie désirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appelloient ANGOLA & FOULLE-POINTE, deux endroits où croissoit l'herbe dont ils faisoient des paniers , & où ils avoient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenoient les douces illusions de leur pays , & en calmoient les regrets dans une terre étrangère. Hélas ! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes, les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, & qui, semblable à un champ

de la Grece , n'offre plus que des ruines & des noms touchans.

Mais de tout ce que renfermoit cette enceinte , rien n'étoit plus agréable que ce qu'on appeloit le REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher , la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ , est un enfoncement , d'où sort une fontaine , qui forme dès sa source , une petite flaque d'eau , au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde , je lui fis présent d'un coco des Indes qu'on m'avoit donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau , afin que l'arbre qu'il produiroit , servit un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de la Tour , à son exemple , y en planta un autre , dans une semblable intention , dès qu'elle eut accouché de Virginie. Il naquit de ces deux fruits , deux cocotiers qui for-

moient toutes les archives de ces deux familles; l'un se nommoit l'arbre de Paul, & l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crurent tous deux, dans la même proportion, que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassoit au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déjà, ils entrelaçoient leurs palmes, & laissoient pendre leurs jeunes grappes de cocos, au dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avoit laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avoit orné. Sur ses flancs bruns & humides, rayonnoient en étoiles vertes & noires, de larges capillaires; & flottoient au gré des vents, des touffes de scolopendre, suspendues comme de longs rubans d'un verd pourpré. Près de là, croissoient des lisieres de pervenche, dont les fleurs

sont presque semblables à celles de la giroflée rouge , & des pimons , dont les gouffes , couleur de sang , sont plus éclatantes que le corail. Aux environs , l'herbe de baume , dont les feuilles sont en cœur , & les basilics à odeur de girofle , exhaloient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne , pendoient des lianes semblables à des draperies flottantes , qui formoient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer , attirés par ces retraites paisibles , y venoient passer la nuit. Au coucher du soleil , on y voyoit voler le long des rivages de la mer , le corbigeau & l'alouette marine ; & au haut des airs , la noire frégate , avec l'oiseau blanc du tropique , qui abandonnoient , ainsi que l'astre du jour , les solitudes de l'océan Indien. Virginie aimoit à se reposer

sur les bords de cette fontaine , décorés d'une pompe à la fois magnifique & sauvage. Souvent elle y venoit laver le linge de la famille à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menoit paître ses chevres. Pendant qu'elle préparoit des fromages avec leur lait , elle se plaisoit à les voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche , & se tenir en l'air sur une de ses corniches , comme sur un piédestal. Paul , voyant que ce lieu étoit aimé de Virginie , y apporta de la forêt voisine , des nids de toute sorte d'oiseaux. Les peres & les meres de ces oiseaux suivirent leurs petits , & vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuoit de tems en tems des grains de riz , de maïs & de millet. Dès qu'elle paroissoit , les merles giffleurs , les bengalis , dont le ramage

est si doux , les cardinaux , dont le plumage est couleur de feu , quittoient leurs buissons : des perruches vertes comme des émeraudes , descendoient des lataniers voisins ; des perdrix accouroient sous l'herbe : tous s'avançoient pêle-mêle jusqu'à ses pieds , comme des poules. Paul & elle , s'amusoient avec transport , de leurs jeux , de leurs appétits & de leurs amours.

Aimables enfans , vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours , en vous exerçant aux bienfaits ! Combien de fois dans ce lieu , vos meres vous ferrant dans leurs bras , bénissoient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse , & de vous voir entrer dans la vie , sous de si heureux auspices ? Combien de fois , à l'ombre de ces rochers , ai-je partagé avec elles vos repas champêtres ,

qui n'avoient coûté la vie à aucun animal ! Des calebasses pleines de lait , des œufs frais , des gâteaux de riz sur des feuilles de bananiers , des corbeilles chargées de patates , de mangues , d'oranges , de grenades , de bananes , d'attes , d'ananas , offroient à la fois , les mets les plus sains , les couleurs les plus gaies & les sucres les plus agréables.

La conversation étoit aussi douce & aussi innocente que ces festins. Paul y parloit souvent des travaux du jour & de ceux du lendemain. Il méditoit toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici , les sentiers n'étoient pas commodes ; là , on étoit mal assis ; ces jeunes berceaux ne donnoient pas assez d'ombrage ; Virginie feroit mieux là.

Dans la saison pluvieuse , ils passaient le jour tous ensemble dans la

café, maîtres & serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbe & des paniers de bambou. On voyoit rangés dans le plus grand ordre aux parois de la muraille, des rateaux, des haches, des bèches, & auprès de ces instrumens de l'agriculture, les productions qui en étoient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de blé, & des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignoit toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite & par sa mere, y préparoit des forbets & des cordiaux, avec le jus des cannes à sucre, des citrons & des cédras.

La nuit venue, ils fouroient à la lueur d'une lampe; ensuite, madame de la Tour ou Marguerite racontotent quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage

de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits, les ames sensibles de leurs enfans s'enflammoient. Ils prioient le ciel de leur faire la grace d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparoiént pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormoient au bruit de la pluie qui tomboit par torrens sur la couverture de leurs cases, ou à celui des vents, qui leur apportoiént le murmure lointain des flots qui se brisoient sur le rivage. Elles bénissoient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoubloit par celui du danger éloigné.

De tems en tems, madame de la Tour lisoit publiquement quelque histoire touchante de l'ancien ou du nou-

veau testament. Ils raisonnoient peu sur ces livres sacrés ; car leur théologie étoit toute en sentiment , comme celle de la nature , & leur morale toute en action , comme celle de l'évangile. Ils n'avoient point de jours destinés aux plaisirs & d'autres à la tristesse. Chaque jour étoit pour eux un jour de fête , & tout ce qui les environnoit , un temple divin , où ils admiroient sans cesse une intelligence infinie , toute-puissante & amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême , les remplissoit de consolation pour le passé , de courage pour le présent , & d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes , forcées , par le malheur , de rentrer dans la nature , avoient développé en elles-mêmes & dans leurs enfans ces sentimens que donne la nature , pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'éleve quelquefois dans l'ame la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paroissoit triste, tous les autres se réunissoient autour de lui, & l'enlevoient aux pensées ameres, plus par des sentimens que par des réflexions. Chacun y employoit son caractère particulier : Marguerite, une gaîté vive ; madame de la Tour, une théologie douce ; Virginie, des caresses tendres ; Paul, de la franchise & de la cordialité. Marie & Domingue même venoient à son secours. Ils s'affligeoient, s'ils le voyoient affligé, & ils pleuroient, s'ils le voyoient pleurer. Ainsi, des plantes foibles s'entrelacent ensemble, pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils alloient tous les dimanches à la messe à l'église des Pamplémouffes, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine.

Il y venoit des habitans riches , en palanquin , qui s'empresserent plusieurs fois de faire la connoissance de ces familles si unies , & de les inviter à des parties de plaisir. Mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêteté & respect , persuadées que les gens puissans ne recherchent les foibles que pour avoir des complaisans , & qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui , bonnes & mauvaises. D'un autre côté , elles n'évitoient pas avec moins de soin , l'accointance des petits habitans , pour l'ordinaire jaloux , médifans & grossiers. Elles passerent d'abord auprès des uns pour timides , & auprès des autres , pour fieres ; mais leur conduite réservée étoit accompagnée de marques de politesse si obligeantes , sur-tout envers les misérables , qu'elles acquirent insensiblement

ment le respect des riches & la confiance des pauvres.

Après la messe , on venoit souvent les requérir de quelque bon office. C'étoit une personne affligée , qui leur demandoit des conseils , ou un enfant qui les prioit de passer chez sa mere malade ; dans un des quartiers voisins. Elles portoient toujours avec elles , quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitans , & elles y joignoient la bonne grace qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissoient sur-tout à banir les peines de l'esprit si intolérables dans la solitude & dans un corps infirme. Madame de la Tour parloit avec tant de confiance de la divinité , que le malade en l'écoutant , la croyoit présente. Virginie revenoit bien souvent de là , les yeux humides de larmes , mais le cœur rempli de joie ; car elle avoit eu l'occasion de faire du

bien. C'étoit elle qui préparoit d'avance les remedes nécessaires aux malades, & qui les leur présentoit avec une grace ineffable. Après ces visites d'humanité, elles prolongeoient quelquefois leur chemin par la vallée de la montagne longue, jusques chez moi, où je les attendois à dîner, sur les bords de la petite riviere qui coule dans mon voisinage. Je me procurois, pour ces occasions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaité de nos repas Indiens, par ces douces & cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous donnions rendez vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne font guere ici que de grands ruisseaux. Nous y apportions, de l'habitation, des provisions végétales que nous joignons à celles que la mer nous fournissoit en abondance. Nous pêchions

sur les rivages, des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des ourfins, des huîtres & des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procuroient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large, venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageoit d'ailleurs comme un poisson, s'avançoit quelquefois sur les rescifs, au devant des lames, puis à leur approche, il fuyoit sur le rivage, devant leurs grandes volutes écumeuses & mugissantes qui le poursuivoient bien avant sur la greve. Mais Virginie, à cette vue, jetoit des cris perçans, & disoit que ces jeux là lui faisoient grande peur.

Nos repas étoient suivis des chants

& des danfes de ces deux jeunes gens. Virginie chantoit le bonheur de la vie champêtre, & les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer fur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre qui donne paifiblement tant de biens. Quelquefois, à la maniere des noirs, elle exécutoit avec Paul, une pantomime. La pantomime eft le premier langage de l'homme; elle eft connue de toutes les nations. Elle eft fi naturelle & fi expreffive, que les enfans des blancs ne tardent pas à l'apprendre, dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie fe rappelant dans les lectures que lui faifoit fa mere, les hiftoires qui l'avoient le plus touchée, en rendoit les principaux événemens avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au fon du tantam de Dominique, elle fe préfentoit fur la peloufe,

portant une cruche sur sa tête. Elle s'avançoit avec timidité à la source d'une fontaine voisine, pour y puiser de l'eau. Domingue & Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendoient l'approche, & feignoient de la repousser. Paul accouroit à son secours, battoit les bergers, remplissoit la cruche de Virginie, & en la lui posant sur la tête, il lui mettoit en même-tems une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevoit la blancheur de son teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeois du personnage de Raguel, & j'accordois à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle représentoit l'infortunée Ruth, qui retourne veuve & pauvre de son pays, où elle se trouve étrangère après une longue absence. Domingue & Marie contre-faisoient les moissonneurs. Virginie

feignoit de glaner çà & là , sur leurs pas , quelques épis de blé. Paul imitant la gravité d'un patriarche , l'interrogeoit ; elle répondoit , en tremblant , à ses questions. Bientôt ému de pitié , il accordoit un asile à l'innocence , & l'hospitalité à l'infortune. Il remplissoit le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions , & l'amenoit devant nous , comme devant les anciens de la ville , en déclarant qu'il la prenoit en mariage malgré son indigence. Madame de la Tour , à cette scène , venant à se rappeler l'abandon où l'avoient laissée ses propres parens , son veuvage , la bonne réception que lui avoit faite Marguerite , suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfans , ne pouvoit s'empêcher de pleurer ; & ce souvenir confus de maux & de biens , nous faisoit verser à tous ,
des

des larmes de douleur & de joie.

Ces drames étoient rendus avec tant de vérité , qu'on se croyoit transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations & d'orchestres convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène étoit , pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt, dont les percés formoient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions à leur centre abrités de la chaleur , pendant toute la journée ; mais, quand le soleil étoit descendu à l'horizon , ses rayons brisés par les troncs des arbres , divergeoient dans les ombres de la forêt , en longues gerbes lumineuses , qui produisoient le plus majestueux effet. Quelquefois , son disque tout entier paroissoit à l'extrémité d'une avenue , & la rendoit toute étincelante de lumière.

Le feuillage des arbres éclairé en dessous de ses rayons safranés , brilloit des feux de la topaze & de l'émeraude. Leurs troncs mouffeux & bruns paroissoient changés en colonnes de bronze antique ; & les oiseaux déjà retirés en silence , sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore , saluoient tous à la fois l'astre du jour , par mille & mille chansons.

La nuit nous surprenoit bien souvent dans ces fêtes champêtres ; mais la pureté de l'air , & la douceur du climat, nous permettoient de dormir sous un ajoupa , au milieu des bois , sans craindre d'ailleurs les voleurs , ni de près ni de loin. Chacun le lendemain retournoit dans sa case , & la retrouvoit dans l'état où il l'avoit laissée. Il y avoit alors tant de bonne foi & de simplicité dans cette île sans

commerce , que les portes de beaucoup de maisons ne fermoient point à la clef, & qu'une serrure étoit un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avoit dans l'année des jours qui étoient pour Paul & Virginie , des jours de plus grande réjouissance ; c'étoient les fêtes de leurs meres. Virginie ne manquoit pas la veille , de pétrir & de cuire des gâteaux de farine de froment qu'elle envoyoit à de pauvres familles de blancs , nées dans l'île , qui n'avoient jamais mangé de pain d'Europe , & qui , sans aucun secours de noirs , réduites à vivre de manioc au milieu des bois , n'avoient , pour supporter la pauvreté , ni la stupidité qui accompagne l'esclavage , ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étoient les seuls présens que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation ; mais elle y joignoit une

bonne grace qui leur donnoit un grand prix. D'abord, c'étoit Paul qui étoit chargé de les porter lui-même à ces familles, & elles s'engageoient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez madame de la Tour & Marguerite. On voyoit alors arriver une mere de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres & si timides qu'elles n'osoient lever les yeux. Virginie les mettoit bientôt à leur aise; elle leur servoit des rafraîchissemens dont elle relevoit la bonté par quelque circonstance particuliere qui en augmentoit, selon elle, l'agrément : cette liqueur avoit été préparée par Marguerite; cette autre par sa mere; son frere avoit cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageoit Paul à les faire danser. Elle ne les quittoit point qu'elle ne les vît contentes & satis-

faites. Elle vouloit qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. " On „ ne fait son bonheur, disoit-elle , „ qu'en s'occupant de celui des au- „ tres. " Quand elles s'en retour- noient, elle les engageoit d'emporter ce qui paroissoit leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présens du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquoit trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissoit, avec l'agrément de sa mere, quelques-uns des siens, & elle chargeoit Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi, elle faisoit le bien à l'exemple de la divinité, cachant la bienfaitrice & montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance, de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la na-

ture puisse donner tant de lumieres & de plaisirs. Votre ame circonscrite dans une petite sphere de connoissances humaines , atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles ; mais la nature & le cœur sont inépuisables. Paul & Virginie n'avoient ni horloges , ni almanachs , ni livres de chronologie , d'histoire & de philosophie. Les périodes de leur vie se régloient sur celles de la nature. Ils connoissoient les heures du jour , par l'ombre des arbres ; les saisons , par les tems où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits , & les années par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs conversations. “ Il est tems de
„ dîner , disoit Virginie à la famille :
„ les ombres des bananiers sont à
„ leurs pieds ” ; ou bien : “ La nuit
„ s'approche , les tamarins ferment
„ leurs feuilles ” “ Quand viendrez-

„ vous nous voir , lui disoient quel-
„ ques amies du voisinage ? ” “ Aux
„ cannes de sucre , répondoit Virgi-
„ nie. ” “ Votre visite nous fera en-
„ core plus douce & plus agréable ,
„ reprenoient ces jeunes filles. Quand
„ on l’interrogeoit sur son âge &
„ sur celui de Paul : “ Mon frere ,
„ disoit-elle , est de l’âge du grand
„ cocotier de la fontaine , & moi de
„ celui du plus petit. Les manguiers
„ ont donné douze fois leurs fruits ,
„ & les orangers vingt-quatre fois
„ leurs fleurs , depuis que je suis au
„ monde. ” Leur vie sembloit atta-
chée à celle des arbres , comme celle
des faunes & des dryades. Ils ne
connoissoient d’autres époques histo-
riques que celles de la vie de leurs
meres , d’autre chronologie que celle
de leurs vergers , & d’autre philoso-
phie que de faire du bien à tout le

monde, & de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avoient besoin ces jeunes gens d'être riches & savans à notre maniere ? leurs besoins & leur ignorance ajoutaient encore à leur félicité. Il n'y avoit point de jours qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumières ; oui, des lumières : & quand il s'y feroit mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissoient ces deux enfans de la nature. Aucun souci n'avoit ridé leur front ; aucune intempérance n'avoit corrompu leur sang ; aucune passion malheureuse n'avoit dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la piété, développoient chaque jour la beauté de leur ame, en graces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes, & leurs mouvemens. Au ma-

tin de la vie, ils en avoient toute la fraîcheur : tels dans le jardin d'Eden parurent nos premiers parens, lorsque sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approcherent, & converse-
rent d'abord comme frere & comme sœur. Virginie, douce, modeste, con-
fiante comme Eve ; & Paul, sembla-
ble à Adam, ayant la taille d'un hom-
me, avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois seul avec elle (il me
l'a mille fois raconté), il lui disoit au
retour de ses travaux : " Lorsque je
„ suis fatigué , ta vue me délasse.
„ Quand du haut de la montagne,
„ je t'apperçois au fond de ce vallon,
„ tu me paroïs au milieu de nos ver-
„ gers comme un bouton de rose. Si
„ tu marches vers la maison de nos
„ meres, la perdrix qui court vers
„ ses petits, a un corsage moins beau
„ & une démarche moins légère. Quoi-

» que je te perde de vue , à travers
» les arbres , je n'ai pas besoin de te
» voir pour te retrouver ; quelque
» chose de toi que je ne puis dire ,
» reste pour moi dans l'air où tu pas-
» ses , sur l'herbe où tu t'affieds. Lorf-
» que je t'approche , tu ravis tous
» mes fens. L'azur du ciel est moins
» beau que le bleu de tes yeux ; le
» chant des bengalis , moins doux
» que le son de ta voix. Si je te touche
» feulement du bout du doigt , tout
» mon corps frémit de plaisir. Sou-
» viens-toi du jour où nous passâmes
» à travers les cailloux roulans de la
» riviere des trois Mamelles. En ar-
» rivant sur ses bords , j'étois déjà
» bien fatigué ; mais quand je t'eûs
» pris sur mon dos , il me sembloit
» que j'avois des ailes comme un oi-
» seau. Dis-moi par quel charme tu
» as pu m'enchanter. Est-ce par ton

„ esprit ? mais nos meres en ont plus
 „ que nous deux. Est-ce par tes ca-
 „ resses ? mais elles m’embrassent plus
 „ souvent que toi. Je crois que c’est
 „ par ta bonté. Je n’oublierai jamais
 „ que tu as marché nus-pieds jusqu’à
 „ la riviere Noire, pour demander
 „ la grace d’une pauvre esclave fugi-
 „ tive. Tiens , ma bien-aimée , prends
 „ cette branche fleurie de citronnier,
 „ que j’ai cueillie dans la forêt. Tu
 „ la mettras la nuit près de ton lit.
 „ Mange ce rayon de miel ; je l’ai pris
 „ pour toi au haut d’un rocher. Mais
 „ auparavant , repose - toi sur mon
 „ sein , & je serai délassé. ”

Virginie lui répondoit : “ Oh ! mon
 frere , les rayons du soleil au matin ,
 „ au haut de ces rochers, me don-
 „ nent moins de joie que ta présence.
 „ J’aime bien ma mere , j’aime bien
 „ la tienne ; mais quand elles t’ap-

» pellent mon fils , je les aime en-
» core davantage. Les caresses qu'el-
» les te font , me font plus sensibles
» que celles que j'en reçois. Tu me
» demandes pourquoi tu m'aimes. Mais
» tout ce qui a été élevé ensemble ,
» s'aime. Vois nos oiseaux : élevés dans
» les mêmes nids , ils s'aiment com-
» me nous , ils sont toujours ensemble
» comme nous. Ecoute comme ils s'ap-
» pellent & se répondent d'un arbre
» à l'autre. De même , quand l'écho
» me fait entendre les airs que tu
» joues sur ta flûte au haut de la
» montagne , j'en répète les paroles
» au fond de ce vallon. Tu m'es cher ,
» sur-tout depuis le jour où tu vou-
» lois te battre pour moi contre le
» maître de l'esclave. Depuis ce tems-
» là , je me suis dit bien des fois :
» Ah ! mon frere a un bon cœur ;
» sans lui , je serois morte d'effroi. Je
» prie Dieu tous les jours , pour ma

„ mere , pour la tienne , pour toi , pour
 „ nos pauvres serviteurs ; mais quand
 „ je prononce ton nom , il me semble
 „ que ma dévotion augmente. Je de-
 „ mande si instamment à Dieu qu'il
 „ ne t'arrive aucun mal ! Pourquoi
 „ vas-tu si loin & si haut , me cher-
 „ cher des fruits & des fleurs ? n'en
 „ avons-nous pas assez dans le jar-
 „ din ? Comme te voilà fatigué , tu
 „ es tout en nage ”. Et avec son pe-
 tit mouchoir blanc , elle lui essuyoit
 le front & les joues , & elle lui don-
 noit plusieurs baisers.

Cependant , depuis quelque tems
 Virginie se sentoît agitée d'un mal
 inconnu. Ses beaux yeux bleus se
 marbroient de noir ; son teint jaunif-
 soit ; une langueur universelle abat-
 toit son corps. La sérénité n'étoit
 plus sur son front , ni le sourire sur
 ses levres. On la voyoit tout à-coup
 gaie sans joie , & triste sans chagrin.

Elle fuyoit ses jeux innocens , ses doux travaux , & la société de sa famille bien-aimée. Elle erroit çà & là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation , cherchant par-tout du repos & ne le trouvant nulle part. Quelquefois , à la vue de Paul , elle alloit vers lui en folâtrant ; puis tout-à-coup , près de l'aborder , un embarras subit la faisoit ; un rouge vif coloroit ses joues pâles , & ses yeux n'osoient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disoit : „ La verdure couvre „ ces rochers , nos oiseaux chantent „ quand ils te voient. Tout est gai „ autour de toi , toi seule est triste ”. Et il cherchoit à la ranimer , en l'embrassant ; mais elle détournoit la tête , & fuyoit tremblante vers sa mere. L'infortunée se sentoît troublée par les caresses de son frere. Paul ne comprenoit rien à des caprices si nou-

veaux & si étranges. Un mal n'arrive guere feul.

Un de ces étés qui désolent de tems à autre les terres situées entre les tropiques , vint étendre ici ses ravages. C'étoit vers la fin de décembre , lorsque le soleil au capricorne échauffe pendant trois semaines l'île de France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est qui y regne presque toute l'année , n'y souffloit plus. De longs tourbillons de poussiere s'élevoient sur les chemins , & restoient suspendus en l'air. La terre se fendoit de toutes parts ; l'herbe étoit brûlée ; des exhalaisons chaudes sortoient du flanc des montagnes , & la plupart de leurs ruisseaux étoient desséchés. Aucun nuage ne venoit du côté de la mer. Seulement pendant le jour , des vapeurs rouffes s'élevoient de dessus les plaines , & paroissoient au coucher du so-

seil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportoit aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune tout rouge, se levoit, dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisoient retentir les vallons de tristes mugissemens. Le Cafre même, qui les conduisoit, se couchoit sur la terre, pour y trouver de la fraîcheur. Par-tout, le sol étoit brûlant, & l'air étouffant retentissoit du bourdonnement des insectes qui cherchoient à se désaltérer dans le sang des hommes & des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levoit, elle s'affeyoit, elle se recouchoit, & ne trouvoit dans aucune attitude, ni

le sommeil, ni le repos. Elle s'achemine à la clarté de la lune, vers sa fontaine. Elle en apperçoit la source, qui, malgré la sécheresse, couloit encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord, la fraîcheur ranime ses sens, & mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que dans son enfance, sa mere & Marguerite s'amusoient à la baigner avec Paul, dans ce même lieu; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avoit creusé le lit, couvert le fond de sable, & fermé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus & sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frere & à la sienne, qui entrelaçoient au-dessus de sa tête leurs rameaux verts & leurs jeunes cocos.

Elle pense à l'amitié de Paul , plus douce que les parfums , plus pure que l'eau des fontaines , plus forte que les palmiers unis ; & elle soupire. Elle songe à la nuit , à la solitude ; & un feu dévorant la saisit. Aussitôt , elle sort , effrayée , de ces dangereux ombrages , & de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mere chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois , voulant lui raconter ses peines , elle lui pressa les mains dans les siennes ; plusieurs fois , elle fut près de prononcer le nom de Paul , mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression , & posant sa tête sur le sein maternel , elle ne put que l'inonder de ses larmes.

Madame de la Tour pénétoit bien la cause du mal de sa fille , mais elle n'osoit elle-même lui en parler. “ Mon

“ enfant , lui disoit-elle , adresse - toi
“ à Dieu qui dispose à son gré de la san-
“ té & de la vie. Il t'éprouve aujour-
“ d'hui pour te récompenser demain.
“ Songe que nous ne sommes sur la
“ terre , que pour exercer la vertu ”.

Cependant , ces chaleurs excessives
élevèrent de l'océan des vapeurs qui
couvrirent l'île comme un vaste para-
sol. Les sommets des montagnes les
rassembloient autour d'eux , & de longs
sillons de feu sortoient de tems en
tems de leurs pitons embrumés. Bien-
tôt des tonnerres affreux firent reten-
tir de leurs éclats , les bois , les plai-
nes & les vallons ; des pluies épou-
vantables , semblables à des cataractes ,
tomberent du ciel. Les torrens écu-
meux se précipitoient le long des flancs
de cette montagne ; le fond de ce bas-
sin étoit devenu une mer ; le plateau
où sont assises les cabanes , une petite

île, & l'entrée de ce vallon, une écluse, par où fortoient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres, & les rochers.

Toute la famille tremblante, prioit Dieu dans la case de madame de la Tour, dont le toit craquoit horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte & les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguoient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étoient vifs & fréquens. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, alloit d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, & enfonçant là un pieu; il ne rentroit que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau tems. En effet, sur le soir la pluie cessa; le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire; les nuages orageux furent jetés

vers le nord-ouest , & le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier desir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide , & lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant , & ils sortirent ensemble de la case. L'air étoit frais & sonore. Des fumées blanches s'élevoient sur les croupes de la montagne sillonnée çà & là de l'écume des torrens qui tarissoient de tous côtés. Pour le jardin , il étoit tout bouleversé par d'affreux ravins ; la plupart des arbres fruitiers avoient leurs racines en haut ; de grands amas de sables couvroient les lisières des prairies , & avoient comblé le bain de Virginie. Cependant , les deux cocotiers étoient debout & bien verdoyans. Mais il n'y avoit plus aux environs , ni gazons , ni berceaux ,

ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploroient par des chants plaintifs, la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul : “ Vous aviez ap-
“ porté ici des oiseaux, Pouragan les
“ a tués. Vous aviez planté ce jar-
“ din, il est détruit. Tout périt sur
“ la terre; il n’y a que le ciel qui
“ ne change point”. Paul lui répon-
dit : “ Que ne puis je vous donner
“ quelque chose du ciel ! mais je ne
“ possède rien, même sur la terre”.
Virginie reprit, en rougissant : “ Vous
“ avez à vous le portrait de Saint
“ Paul”. A peine eut-elle parlé, qu’il
courut le chercher dans la case de
sa mère. Ce portrait étoit une petite
miniature, représentant l’hermite Paul.
Marguerite y avoit une grande dévo-
tion. Elle l’avoit porté long-tems sus-

pendu à son cou, étant fille; ensuite, devenue mere, elle l'avoit mis à celui de son enfant. Il étoit même arrivé qu'étant enceinte de lui, & délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avoit contracté quelque ressemblance, ce qui l'avoit décidée à lui en faire porter le nom, & à lui donner pour patron un Saint qui avoit passé sa vie loin des hommes qui l'avoient abusée, puis abandonnée. Virginie en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému : “ Mon frere, il ne
 “ me fera jamais enlevé tant que je
 “ vivrai, & je n'oublierai jamais que
 “ tu m'as donné la seule chose que
 “ tu possèdes au monde”. A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité & de tendresse, Paul voulut l'embrasser; mais aussi légère qu'un oi-

feau , elle lui échappa , & le laissa hors de lui , ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disoit à madame de la Tour : “ Pourquoi ne ma-
“ rions-nous pas nos enfans ? Ils ont
“ l’un pour l’autre une passion extrê-
“ me , dont mon fils ne s’apperçoit
“ pas encore. Lorsque la nature lui
“ aura parlé , en vain nous veillons
“ sur eux : tout est à craindre ”. Ma-
dame de la Tour lui répondit : “ Ils
“ sont trop jeunes & trop pauvres.
“ Quel chagrin pour nous , si Virgi-
“ nie mettoit au monde des enfans
“ malheureux , qu’elle n’auroit peut-
“ être pas la force d’élever ! Ton
“ noir Domingue est bien cassé ; Marie
“ est infirme. Moi - même , chere amie ,
“ depuis quatorze ans , je me sens
“ fort affoiblie. On vieillit prompte-
“ ment dans les pays chauds , & en-
core

„ core plus vite dans le chagrin. Paul
 „ est notre unique espérance. Atten-
 „ dons que l'âge ait formé son tem-
 „ pérament, & qu'il puisse nous sou-
 „ tenir par son travail. A présent, tu
 „ le fais, nous n'avons guere que le
 „ nécessaire de chaque jour. Mais, en
 „ faisant passer Paul dans l'Inde pour
 „ un peu de tems, le commerce lui
 „ fournira de quoi acheter quelque
 „ esclave; & à son retour ici, nous le
 „ marierons à Virginie, car je crois
 „ que personne ne peut rendre ma
 „ chere fille aussi heureuse que ton
 „ fils Paul. Nous en parlerons à no-
 „ tre voisin".

En effet, ces dames me' consulte-
 rent, & je fus de leur avis. " Les mers
 „ de l'Inde sont belles, leur dis-je. En
 „ prenant une saison favorable pour
 „ passer d'ici aux Indes, c'est un voya-
 „ ge de six semaines au plus, & d'au-

„ tant de tems pour en revenir. Nous
„ ferons dans notre quartier une pa-
„ cotille à Paul; car j'ai des voisins
„ qui l'aiment beaucoup. Quand nous
„ ne lui donnerions que du coton brut,
„ dont nous ne faisons aucun usage,
„ faute de moulins pour l'éplucher;
„ du bois d'ébene si commun ici, qu'il
„ sert au chauffage, & quelques rési-
„ nes qui se perdent dans nos bois;
„ tout cela se vend assez bien aux In-
„ des, & nous est fort inutile ici. ”

Je me chargeai de demander à M.
de la Bourdonaye, une permission
d'embarquement pour ce voyage, &
avant tout, je voulus en prévenir Paul;
mais quel fut mon étonnement, lors-
que ce jeune homme me dit avec un
bon sens fort au-dessus de son âge !
“ Pourquoi voulez-vous que je quitte
„ ma famille, pour je ne fais quel pro-
„ jet de fortune ? Y a-t-il un commer-

„ ce au monde plus avantageux que
 „ la culture d'un champ qui rend quel-
 „ quefois cinquante & cent pour un ?
 „ Si nous voulons faire le commerce ,
 „ ne pouvons-nous pas le faire en por-
 „ tant notre superflu d'ici à la ville ,
 „ sans que j'aie à courir aux Indes ?
 „ Nos meres me disent que Domin-
 „ gue est vieux & cassé ; mais moi je
 „ suis jeune , & je me renforce chaque
 „ jour. Il n'a qu'à leur arriver pen-
 „ dant mon absence quelque accident ,
 „ sur-tout à Virginie , qui est déjà souf-
 „ frante. Oh non , non ! je ne saurois
 „ me résoudre à les quitter. ”

Sa réponse me jeta dans un grand
 embarras ; car madame de la Tour ne
 m'avoit pas caché l'état de Virginie
 & le desir qu'elle avoit de gagner quel-
 ques années sur l'âge de ces jeunes
 gens , en les éloignant l'un de l'autre.

C'étoient des motifs que je n'osois même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de la Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seroient jamais sensibles, l'avoit frappée. Elle sortoit d'une grande maladie dégénérée en langueur, & que l'âge rendoit incurable. Elle mandoit à sa niece de repasser en France ; ou , si sa santé ne lui permettoit pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignoit d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinoit une bonne éducation, un parti à la cour, & la donation de tous ses biens. Elle attachoit, disoit-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation. Domingue & Marie se mirent

à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paroïssoit prêt à se mettre en colere. Virginie, les yeux fixés sur sa mere, n'osoit proférer un mot. "Pour-
„ riez-vous nous quitter maintenant,
„ dit Marguerite à madame de la
„ Tour". " Non, mon amie; non,
„ mes enfans, reprit madame de la
„ Tour : je ne vous quitterai point.
„ J'ai vécu avec vous, & c'est avec
„ vous que je veux mourir. Je n'ai
„ connu le bonheur que dans votre
„ amitié. Si ma santé est dérangée,
„ d'anciens chagrins en font cause.
„ J'ai été blessée au cœur par la dureté
„ de mes parens & par la perte de
„ mon cher époux. Mais depuis, j'ai
„ goûté plus de consolation & de fé-
„ licité avec vous, sous ces pauvres
„ cabanes, que jamais les richesses de
„ ma famille ne m'en ont fait même
„ espérer dans ma patrie. "

A ce discours, des larmes de joie coulerent de tous les yeux. Paul serrant madame de la Tour dans ses bras, lui dit : “ Je ne vous quitterai pas non „ plus. Je n’irai point aux Indes. Nous „ travaillerons tous pour vous , chere „ maman ; rien ne vous manquera „ jamais avec nous. ” Mais de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie & qui y fut la plus sensible, fut Virginie. Elle fut le reste du jour d’une gaité douce, & le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venoient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la priere du matin, qui précédoit le déjeûné, Domingue les avertit qu’un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s’avançoit vers l’habitation. C’étoit M. de la Bourdonaye. Il entra dans la ca-

se, où toute la famille étoit à table. Virginie venoit de servir, suivant l'usage du pays, du café & du riz cuit à l'eau. Elle y avoit joint des patates chaudes, & des bananes fraîches. Il y avoit pour toute vaisselle des moitiés de calebasse, & pour linge, des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de la Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchoient quelquefois de songer aux particulières; mais qu'elle avoit bien des droits sur lui. " Vous avez, ajouta-t-il, Madame, une tante de qualité & fort riche à Paris, qui vous réserve sa fortune, & vous attend auprès d'elle ". Madame de la Tour répondit au gouverneur, que sa santé altérée ne lui permettoit pas d'entreprendre un si long voyage. " Au moins,

„ reprit M. de la Bourdonaye, pour
„ mademoiselle votre fille, si jeune &
„ si aimable, vous ne sauriez, sans
„ injustice, la priver d'une si grande
„ succession. Je ne vous cache pas
„ que votre tante a employé l'autori-
„ té pour la faire venir auprès d'elle.
„ Les bureaux m'ont écrit à ce sujet,
„ d'user, s'il le falloit, de mon pou-
„ voir; mais ne l'exerçant que pour
„ rendre heureux les habitans de cet-
„ te colonie, j'attends de votre vo-
„ lonté seule, un sacrifice de quel-
„ ques années, d'où dépend l'établif-
„ sement de votre fille & le bien-être
„ de toute votre vie. Pourquoi vient-
„ on aux îles? n'est-ce pas pour y
„ faire fortune? N'est-il pas bien plus
„ agréable de l'aller retrouver dans
„ sa patrie? ”

En disant ces mots, il posa sur la
table un gros sac de piastras que por-

toit un de ses noirs. “ Voilà, ajouta-
 „ t-il, ce qui est destiné aux préparatifs
 „ de voyage de mademoiselle votre
 „ fille, de la part de votre tante.” En-
 suite il finit par reprocher avec bonté
 à madame de la Tour, de ne s'être
 pas adressée à lui dans ses besoins, en
 la louant cependant de son noble cou-
 rage. Paul aussi-tôt prit la parole, &
 dit au gouverneur : “ Monsieur, ma
 „ mere s'est adressée à vous, & vous
 „ l'avez mal reçue. ” “ Avez-vous un
 „ autre enfant, madame, dit M. de la
 „ Bourdonaye à madame de la Tour ? ”
 „ Non, Monsieur, reprit-elle ; celui-ci
 „ est le fils de mon amie ; mais lui &
 „ Virginie nous sont communs, &
 „ également chers. ” „ Jeune homme,
 „ dit le gouverneur à Paul, quand
 „ vous aurez acquis l'expérience du
 „ monde, vous connoîtrez le malheur
 „ des gens en place ; vous saurez com-

„ bien il est facile de les prévenir ;
„ combien aisément ils donnent au
„ vice intrigant ce qui appartient au
„ mérite qui se cache. ”

M. de la Bourdonaye invité par madame de la Tour, s'affit à table auprès d'elle. Il déjeûna, à la maniere des créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre & de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, & du zele même de leurs vieux domestiques. “ Il n'y a, dit-il, „ ici, que des meubles de bois ; mais „ on y trouve des visages fereins & „ des cœurs d'or. ” Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit : „ Je desire être votre ami ; car vous „ êtes un honnête homme. ” M. de la Bourdonaye reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main , &

l'affura qu'il pouvoit compter sur son amitié.

Après déjeuner, il prit madame de la Tour en particulier, & lui dit qu'il se présentoit une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France sur un vaisseau prêt à partir; qu'il la recommanderoit à une dame de ses parentes qui y étoit passagere; qu'il falloit bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années. " Votre tante, ajouta-t-il, en s'en allant, ne peut pas traîner plus de deux ans. Ses amis me l'ont mandé. Songez-y bien. La fortune ne vient pas tous les jours. Consultez-vous. Toutes les gens de bon sens feront de mon avis." Elle lui répondit " que ne désirant désormais d'autre bonheur dans le monde que celui de sa fille, elle

„ laisseroit son départ pour la France
„ entièrement à sa disposition. ”

Madame de la Tour n'étoit pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque tems, Virginie & Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part, & lui dit : “ Mon enfant, nos
„ domestiques sont vieux, Paul est
„ bien jeune, Marguerite vient sur
„ l'âge ; je suis déjà infirme, si j'allois
„ mourir, que deviendriez-vous, sans
„ fortune, au milieu de ces déserts ?
„ Vous resteriez donc seule, n'ayant
„ personne qui puisse vous être d'un
„ grand secours, obligée, pour vivre,
„ de travailler sans cesse à la terre
„ comme une mercenaire. Cette idée
„ me pénètre de douleur. ” Virginie
lui répondit : “ Dieu nous a condam-
„ nés au travail. Vous m'avez appris
„ à travailler, & à le bénir chaque

„ jour. Jusqu'à présent il ne nous a
 „ point abandonnés, il ne nous aban-
 „ donnera point encore. Sa providen-
 „ ce veille particulièrement sur les
 „ malheureux. Vous me l'avez dit
 „ tant de fois, ma mere ! Je ne fau-
 „ rois me résoudre à vous quitter. ”
 Madame de la Tour émue, reprit :
 „ Je n'ai d'autre projet que de te ren-
 „ dre heureuse, & de te marier un
 „ jour avec Paul qui n'est point ton
 „ frere. Songe maintenant que sa for-
 „ tune dépend de toi. ”

Une jeune fille qui aime, croit que tout le monde l'ignore. Elle met sur ses yeux le voile qu'elle a sur son cœur ; mais quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secretes de son amour s'échappent comme par une barriere ouverte, & les doux épanchemens de la confiance succedent aux réserves & aux myste-

res dont elle s'environnoit. Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mere, lui raconta quels avoient été ses combats qui n'avoient eu d'autres témoins que Dieu seul; qu'elle voyoit le secours de sa providence dans celui d'une mere tendre qui approuvoit son inclination, & qui la dirigeroit par ses conseils; que maintenant appuyée de son support, tout l'engageoit à rester auprès d'elle, sans inquiétude pour le présent, & sans crainte pour l'avenir.

Madame de la Tour voyant que sa confidence avoit produit un effet contraire à celui qu'elle en attendoit, lui dit : " Mon enfant, je ne veux point
„ te contraindre; délibere à ton aise,
„ mais cache ton amour à Paul. Quand
„ le cœur d'une fille est pris, son
„ amant n'a plus rien à lui demander."
Vers le soir, comme elle étoit seule

avec Virginie , il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'étoit un ecclésiastique missionnaire de l'île , & confesseur de madame de la Tour & de Virginie. Il étoit envoyé par le gouverneur. " Mes enfans, „ dit-il en entrant , Dieu soit loué ! „ Vous voilà riches. Vous pourrez „ écouter votre bon cœur , faire du „ bien aux pauvres. Je fais ce que „ vous a dit M. de la Bourdonaye , „ & ce que vous lui avez répondu. „ Bonne maman , votre santé vous „ oblige de rester ici ; mais vous , „ jeune demoiselle , vous n'avez point „ d'excuse. Il faut obéir à la Providence , à nos vieux parens , même „ injustes. C'est un sacrifice , mais „ c'est l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous. Il faut , à son „ exemple , se dévouer pour le bien „ de sa famille. Votre voyage en

„ France aura une fin heureuse. Ne
„ voulez-vous pas bien y aller , ma
„ chere demoiselle ? ”

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant ? “ Si c’est l’ordre
„ de Dieu , je ne m’oppose à rien.
„ Que la volonté de Dieu soit faite ,
„ dit-elle en pleurant ! ”

Le missionnaire partit, & fut rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant, madame de la Tour m’envoya prier par Domingue, de passer chez elle, pour me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d’avis qu’on la laissât partir. Je tiens pour principes certains du bonheur, qu’il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune , & que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J’étends ces

maximes à tout, sans exception. Mais que pouvoient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, & mes raisons naturelles contre les préjugés du monde & une autorité sacrée pour madame de la Tour ? Cette dame ne me consulta donc que par bienfiance, & elle ne délibéra plus, depuis la décision de son confesseur. Marguerite même, qui, malgré les avantages qu'elle espéroit pour son fils, de la fortune de Virginie, s'étoit opposée fortement à son départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignoroit le parti auquel on se détermineroit, étonné des conversations secrètes de madame de la Tour & de sa fille, il s'abandonnoit à une tristesse sombre. " On trame quelque chose contre moi, disoit-il, puisqu'on se cache de moi."

Cependant, le bruit s'étant répandu

dans l'île, que la fortune avoit visité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute espece. Ils déployerent au milieu de ces pauvres cabanes les plus riches étoffes de l'Inde; les superbes bazins de Gondelour, des mouchoirs de Paliacate & de Mazulipatan, des mouffelines de Dacca, unies, rayées, brodées, transparentes comme le jour, des bastas de Surate d'un si beau blanc, des chittres de toutes couleurs, & des plus rares à fond sablé & à rameaux verts. Ils déroulèrent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres, d'un verd de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir; des taffetas rose, des satins à pleine main, des pékins moëlleux comme le drap, des nankins blancs & jaunes, & jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Madame de la Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui feroit plaisir ; elle veilla seulement sur les prix & les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mere , à Marguerite & à son fils. " Ceci, dit-elle, étoit bon pour des meubles , cela pour l'usage de Marie & de Domingue. " Enfin , le sac de piastras étoit employé , qu'elle n'avoit pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présens qu'elle avoit distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune qui lui présageoient le départ de Virginie , s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit d'un air accablé : " Ma sœur s'en va ; elle fait déjà les ap-

„ prêts de son voyage. Passez chez
„ nous , je vous prie. Employez vo-
„ tre crédit sur l'esprit de sa mere &
„ de la mienne , pour la retenir. ”
Je me rendis aux instances de Paul ,
quoique bien persuadé que mes repré-
sentations feroient sans effet.

Si Virginie m'avoit paru charman-
te , en toile bleue du Bengale , avec
un mouchoir rouge autour de sa tête ,
ce fut encore toute autre chose , quand
je la vis parée à la maniere des da-
mes de ce pays. Elle étoit vêtue de
mouffeline blanche , doublée de taffetas
rose. Sa taille légère & élevée , se des-
sinoit parfaitement sous son corset , &
ses cheveux blonds , treffés à double
tresse , accompagnoient admirable-
ment sa tête virginale. Ses beaux yeux
bleus étoient remplis de mélancolie ,
& son cœur , agité par une passion
combattue , donnoit à son teint une

couleur animée , & à sa voix , des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante qu'elle sembloit porter malgré elle , rendoit sa langueur encore plus touchante. Personne ne pouvoit la voir ni l'entendre sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la situation de son fils , lui dit en particulier : “ Pourquoi ,
„ mon fils , te nourrir de fausses espérances , qui rendent les privations
„ encore plus amères ? Il est tems que
„ je te découvre le secret de ta vie
„ & de la mienne. Mademoiselle de
„ la Tour appartient , par sa mère ,
„ à une parente riche & de grande
„ condition. Pour toi , tu n'es que le
„ fils d'une pauvre payfanne , & qui
„ pis est , tu es bâtard. ”

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul. Il ne l'avoit jamais ouï pro-

noncer : il en demanda la signification à sa mere , qui lui répondit :
„ Tu n'as point eu de pere légitime.
„ Lorsque j'étois fille , l'amour me fit
„ commettre une foiblesse dont tu as
„ été le fruit. Ma faute t'a privé de
„ ta famille paternelle , & mon repentir de ta famille maternelle. Informé , tu n'as d'autres parens que
„ moi seule dans le monde ! ” & elle se mit à répandre des larmes. Paul la serrant dans ses bras , lui dit : “ Oh !
„ ma mere , puisque je n'ai d'autres
„ parens que vous dans le monde , je
„ vous en aimerai davantage. Mais
„ quel secret venez - vous de me révéler ! Je vois maintenant la raison
„ qui éloigne de moi mademoiselle
„ de la Tour depuis deux mois , &
„ qui la décide aujourd'hui à partir.
„ Ah ! sans doute , elle me méprise ! ”

Cependant , l'heure de souper étant

venue, on se mit à table, où chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu & ne parla point. Virginie en sortit la première, & fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, & vint se mettre auprès d'elle. L'un & l'autre garderent quelque tems un profond silence. Il faisoit une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques & dont le plus habile pinceau ne rendroit pas la beauté. La lune paroissoit au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages que ses rayons dissipoient par degrés. Sa lumière se répandoit insensiblement sur les montagnes de l'île & sur leurs pitons, qui brilloient d'un verd argenté. Les vents retenoient leurs haleines. On entendoit dans les bois, au fond des vallées, au haut de ces rochers, de petits cris, de doux murmures d'oi-

feaux, qui se careffoient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit, & la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruïssent sous l'herbe; les étoiles étinceloient au ciel & se réfléchissoient au sein de la mer qui répétoit leurs images tremblantes. Virginie parcouroit avec des regards distraits son vaste & sombre horizon distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs; elle aperçut à l'entrée du port une lumière & une ombre. C'étoit le fanal & le corps du vaisseau où elle devoit s'embarquer pour l'Europe, & qui, prêt à mettre à la voile, attendoit à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, & détourna la tête, pour que Paul ne la vit pas pleurer.

Madame de la Tour, Marguerite & moi, nous étions assis à quelques pas de là, sous des bananiers; & dans le
silence

silence de la nuit , nous entendîmes distinctement leur conversation que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit : “ Mademoiselle , vous
„ partez , dit-on , dans trois jours.
„ Vous ne craignez pas de vous ex-
„ poser aux dangers de la mer
„ de la mer dont vous êtes si ef-
„ frayée ! ” “ Il faut , répondit Vir-
„ ginie , que j'obéisse à mes parens ,
„ à mon devoir. ” “ Vous nous quit-
„ tez , reprit Paul , pour une parente
„ éloignée , que vous n'avez jamais
„ vue ! „ Hélas , dit Virginie , je vou-
„ lois rester ici toute ma vie ; ma
„ mere ne l'a pas voulu. Mon confes-
„ seur m'a dit que la volonté de Dieu
„ étoit que je partisse ; que la vie
„ étoit une épreuve Oh ! c'est
„ une épreuve bien dure ! ”

„ Quoi , repartit Paul , tant de
„ raisons vous ont décidée , & au-

„ cune ne vous a retenue ! Ah , il en
„ est encore que vous ne me dites
„ pas. La richesse a de grands attraits.
„ Vous trouverez bientôt dans un
„ nouveau monde , à qui donner le
„ nom de frere que vous ne me don-
„ nez plus. Vous le choisirez ce fre-
„ re , parmi des gens dignes de vous ,
„ par une naissance & une fortune que
„ je ne peux vous offrir. Mais , pour
„ être plus heureuse , où voulez-vous
„ aller ? Dans quelle terre aborderez-
„ vous , qui vous soit plus chere que
„ celle où vous êtes née ? Où for-
„ merez-vous une société plus aimable
„ que celle qui vous aime ? Com-
„ ment vivrez-vous sans les caresses
„ de votre mere auxquelles vous êtes
„ si accoutumée. Que deviendra-t-
„ elle , elle - même , déjà sur l'âge ,
„ lorsqu'elle ne vous verra plus à ses
„ côtés , à la table , dans la maison ,

» à la promenade où elle s'appuyoit
» sur vous ? Que deviendra la mien-
» ne , qui vous chérit autant qu'elle ?
» Que leur dirai-je à l'une & à l'au-
» tre , quand je les verrai pleurer de
» votre absence ? Cruelle ! je ne vous
» parle point de moi : mais que de-
» viendrai-je moi-même , quand le
» matin je ne vous verrai plus avec
» nous , & que la nuit viendra sans
» nous réunir ; quand j'appercevrai ces
» deux palmiers plantés à notre nais-
» sance & si long-tems témoins de
» notre amitié mutuelle ? Ah ! puis-
» qu'un nouveau sort te touche , que
» tu cherches d'autre pays que ton
» pays natal , d'autres biens que ceux
» de mes travaux , laisse-moi t'ac-
» compagner sur le vaisseau où tu
» pars. Je te rassurerai dans les tem-
» pêtes qui te donnent tant d'effroi
» sur la terre. Je reposerai ta tête sur

“ mon sein ; je réchaufferai ton cœur
“ contre mon cœur ; & en France ,
“ où tu vas chercher de la fortune
“ & de la grandeur , je te servirai
“ comme ton esclave. Heureux de ton
“ seul bonheur , dans ces hôtels où
“ je te verrai servie & adorée , je serai
“ encore assez riche & assez noble ,
“ pour te faire le plus grand des sa-
“ crifices , en mourant à tes pieds ”.

Les sanglots étouffèrent sa voix ,
& nous entendîmes aussitôt celle de
Virginie qui lui disoit ces mots entre-
coupés de soupirs. . . . “ C’est pour
“ toi que je pars , . . . pour toi que
“ j’ai vu chaque jour courbé par le
“ travail pour nourrir deux familles
“ infirmes. Si je me suis prêtée à
“ l’occasion de devenir riche , c’est
“ pour te rendre mille fois le bien
“ que tu nous as fait. Est-il une for-
“ tune digne de ton amitié ? Que

“ me dis-tu de ta naissance ? Ah ! s’il
 “ m’étoit encore possible de me don-
 “ ner un frere , en choisirai-je un
 “ autre que toi ? O Paul ! ô Paul !
 “ tu m’es beaucoup plus cher qu’un
 “ frere ! Combien m’en a-t-il coûté
 “ pour te repousser loin de moi ! je
 “ voulois que tu m’aidasses à me sépa-
 “ rer de moi-même , jusqu’à ce que
 “ le ciel pût bénir notre union.
 “ Maintenant , je reste , je pars , je
 “ vis , je meurs ; fais de moi ce que
 “ tu veux. Fille sans vertu ! j’ai pu
 “ résister à tes caresses , & je ne peux
 “ soutenir ta douleur ! ”.

A ces mots , Paul la saisit dans ses
 bras , & la tenant étroitement serrée ,
 il s’écria d’une voix terrible : “ Je pars
 “ avec elle ; rien ne pourra m’en dé-
 “ tacher ”. Nous courûmes tous à lui.
 Madame de la Tour lui dit : “ Mon

“ fils, si vous nous quittez, qu’al-
“ lons-nous devenir ? ”.

Il répéta en tremblant ces mots :

“ Mon fils.....mon fils..... Vous
“ ma mere, lui dit-il, vous qui fé-
“ parez le frere d’avec la sœur ! Tous
“ deux nous avons sucé votre lait ;
“ tous deux élevés sur vos genoux,
“ nous avons appris de vous à nous
“ aimer ; tous deux, nous nous le
“ sommes dit mille fois. Et mainte-
“ nant vous l’éloignez de moi ! Vous
“ l’envoyez en Europe, dans ce pays
“ barbare qui vous a refusé un asyle ;
“ & chez des parens cruels qui vous
“ ont vous même abandonnée. Vous
“ me direz : Vous n’avez plus de
“ droits sur elle, elle n’est pas votre
“ sœur. Elle est tout pour moi, ma
“ richesse, ma famille, ma naissance ;
“ tout mon bien. Je n’en connois
“ plus d’autre. Nous n’avons eu qu’un

“ toit, qu’un berceau ; nous n’aurons
 “ qu’un tombeau. Si elle part, il faut
 “ que je la fuive. Le gouverneur
 “ m’en empêchera ? M’empêchera-t-il
 “ de me jeter à la mer ? Je la suivrai
 “ à la nage. La mer ne fauroit m’être
 “ plus funeste que la terre. Ne pou-
 “ vant vivre ici près d’elle , au moins
 “ je mourrai sous ses yeux , loin de
 “ vous. Mere barbare ! femme sans
 “ pitié ! Puiffe cet océan où vous
 “ l’exposez , ne jamais vous la ren-
 “ dre ! Puissent ces flots vous rappor-
 “ ter mon corps , & le roulant avec
 “ le sien parmi les cailloux de ces ri-
 “ vages , vous donner par la perte
 “ de vos deux enfans , un sujet éter-
 “ nel de douleur ! ”.

A ces mots , je le saisis dans mes
 bras ; car le désespoir lui ôtoit la rai-
 son. Ses yeux étinceloient ; la sueur
 couloit à grosses gouttes sur son visa-

ge en feu ; ses genoux trembloient ;
je sentoïis , dans sa poitrine brûlante ,
son cœur battre à coups redoublés.

Virginie effrayée , lui dit : “ Oh ,
“ mon ami ! j’atteste les plaisirs de
“ notre premier âge , tes maux , les
“ miens , & tout ce qui doit lier à
“ jamais deux infortunés ; si je reste ,
“ de ne vivre que pour toi ; si je
“ pars , de revenir un jour pour être
“ à toi. Je vous prends à témoins ,
“ vous tous qui avez élevé mon en-
“ fance , qui disposez de ma vie &
“ qui voyez mes larmes. Je le jure
“ par ce ciel qui m’entend , par cette
“ mer que je dois traverser , par l’air
“ que je respire & que je n’ai jamais
“ souillé du mensonge ”.

Comme le soleil fond & précipite
un rocher de glace du sommet des
Apennins , ainsi tomba la colere de
ce jeune homme , à la voix de l’ob-

jet aimé. Sa tête altière étoit baissée, & un torrent de pleurs couloit de ses yeux. Sa mere , mêlant ses larmes aux siennes , le tenoit embrassé sans pouvoir parler. Madame de la Tour , hors d'elle , me dit : “ Je n’y puis
 “ tenir. Mon ame est déchirée. Ce
 “ malheureux voyage n’aura pas lieu.
 “ Mon voisin , tâchez d’emmener
 “ mon fils. Il y a huit jours que per-
 “ sonne ici n’a dormi ”.

Je dis à Paul : “ Mon ami , votre
 “ sœur restera. Demain nous en par-
 “ lerons au gouverneur ; laissez repo-
 “ ser votre famille , & venez passer
 “ cette nuit chez moi. Il est tard ; il
 “ est minuit. La croix du sud est droi-
 “ te sur l’horizon ”.

Il se laissa emmener sans rien dire , & après une nuit fort agitée il se leva au point du jour , & s’en retourna à son habitation.

Mais , qu'est-il besoin de vous continuer plus long-tems le récit de cette histoire ? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connoître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons , notre révolution rapide n'est que d'un jour , & une partie de ce jour ne peut recevoir la lumiere que l'autre ne soit livrée aux ténèbres.

“ Mon pere , lui dis-je , je vous
“ conjure ; achevez de me raconter
“ ce que vous avez commencé d'une
“ maniere si touchante. Les images
“ du bonheur nous plaisent , mais celles
“ du malheur nous instruisent.
“ Que devint , je vous prie , l'infortuné Paul ? ”

Le premier objet que vit Paul , en retournant à l'habitation , fut la negresse Marie , qui , montée sur un rocher , regardoit vers la plaine mer.

Il lui cria du plus loin qu'il l'aperçut :
" Où est Virginie ? " Marie tourna la tête vers son jeune maître, & se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas, & courut au port. Il y apprit que Virginie s'étoit embarquée au point du jour, que son vaisseau avoit mis à la voile aussitôt, & qu'on ne le voyoit plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paroisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts qui en divisent la hauteur, sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné & inaccessible, qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée & si escarpée,

qu'elle est comme une grande forêt dans l'air , environnée de précipices effroyables. Les nuages que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui , y entretiennent plusieurs ruisseaux qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée située au revers de cette montagne , que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu , on voit une grande partie de l'île avec ses mornes surmontée de leurs pitons ; entr'autres Piterboth & les trois Mamelles avec leurs vallons remplis de forêts ; puis la plaine mer , & l'île Bourbon qui est à 40 lieues de là vers l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul apperçut le vaisseau qui emmenoit Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large , comme un point noir au milieu du vaste océan. Il resta une partie du jour tout occu-

pé à le considérer ; il étoit déjà disparu, qu'il croyoit le voir encore ; & quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon , il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents qui y agitent sans cesse les sommets des palmiers & des tatamaques. Leur murmure sourd & mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, & inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher , & les yeux fixés vers la terre. Je marchois après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre , & à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation , & son premier mouvement , en revoyant madame de la Tour , fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avoit trompé. Madame de la Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois

heures du matin , le vaisseau étant au moment d'appareiller , le gouverneur , suivi d'une partie de son état-major & du missionnaire , étoit venu chercher Virginie en palanquin ; & que malgré ses propres raisons , ses larmes & celles de Marguerite , tout le monde criant que c'étoit pour leur bien à tous , ils avoient emmené sa fille à demi-mourante. “ Au moins , répon-
“ dit Paul , si je lui avois fait mes
“ adieux , je serois tranquille à pré-
“ sent. Je lui aurois dit : Virginie ,
“ si pendant le tems que nous avons
“ vécu ensemble , il m'est échappé
“ quelque parole qui vous ait offen-
“ sée , avant de me quitter pour ja-
“ mais , dites-moi que vous me la
“ pardonnez. Je lui aurois dit : Puis-
“ que je ne suis plus destiné à vous
“ revoir , adieu , ma chere Virginie !
“ adieu ! Vivez loin de moi , con-

“ tente & heureuse ! ” Et comme il vit que sa mere & madame de la Tour pleuroient “ : Cherchez maintenant ,
“ leur dit-il , quelqu'autre que moi
“ qui essuie vos larmes ! ” puis il s'éloigna d'elles en gémissant , & se mit à errer çà & là dans l'habitation. Il en parcouroit tous les endroits qui avoient été les plus chers à Virginie. Il disoit à ses chevres & à leurs petits chevreaux , qui le suivoient en bêlant : “ Que me demandez-vous ?
“ vous ne reverrez plus avec moi ,
“ celle qui vous donnoit à manger
“ dans sa main ”. Il fut au repos de Virginie , & à la vue des oiseaux qui voltigeoient autour , il s'écria : “ Pau-
“ vres oiseaux ! vous n'irez plus au-
“ devant de celle qui étoit votre bon-
“ ne nourrice ”. En voyant Fidele qui flairoit çà & là , & marchoit devant lui en guétant , il soupira & lui

dit : " Oh ! tu ne la trouveras plus „ jamais ". Enfin , il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avoit parlé la veille ; & à l'aspect de la mer où il avoit vu disparaître le vaisseau qui l'avoit emmenée , il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas , craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mere & madame de la Tour le prioient par les termes les plus tendres , de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin , celle-ci parvint à le calmer en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appelloit son fils , son cher fils , son gendre , celui à qui elle destinoit sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison , & à y prendre quelque peu de nourriture Il s'y mit à table avec nous , auprès de la place où se mettoit la compagne de son enfance , &

comme si elle l'eût encore occupée , il lui adreſſoit la parole , & lui préſentoit les mets qu'il ſavoit lui être les plus agréables ; mais dès qu'il ſ'appercevoit de ſon erreur , il ſe mettoit à pleurer. Les jours ſuivans , il recueillit tout ce qui avoit été à ſon uſage particulier , les derniers bouquets qu'elle avoit portés , une taſſe de coco où elle avoit coutume de boire ; & comme ſi ces reſtes de ſon amie euſſent été les choſes du monde les plus précieufes , il les baiſoit & les mettoit dans ſon ſein. L'ambre ne répand pas un parfum auſſi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin , voyant que ſes regrets augmentoient ceux de ſa mere & de madame de la Tour , & que les beſoins de la famille demandoient un travail continuel , il ſe mit , avec l'aide de Domingue , à réparer le jardin.

Bientôt, ce jeune homme indifférent comme un créole pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire & à écrire, afin qu'il put entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarqueroit, & dans l'histoire, pour connoître les mœurs de la société où elle alloit vivre. Ainsi, il s'étoit perfectionné dans l'agriculture, & dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute, c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente & inquiète, que les hommes doivent la plupart des sciences & des arts, & c'est de ses privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature ayant fait l'amour le lien de tous les êtres,

l'a rendu le premier mobile de nos sociétés, & l'instigateur de nos lumières & de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, & sur-tout l'histoire moderne, ne l'intéressa guere davantage. Il n'y voyoit que des malheurs généraux & périodiques, dont il n'appercevoit pas les causes; des guerres sans sujet & sans objet; des intrigues obscures, des nations sans caracteres, & des princes sans humanité. Il préféroit à cette lecture celle des romans, qui l'occupant davantage des sentimens & des intérêts des hommes, lui offroient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que *Télémaque*, par ses tableaux

de la vie champêtre & des passions naturelles au cœur humain. Il en lisoit à sa mere & à madame de la Tour, les endroits qui l'affectoient davantage : alors ému par de touchans ressouvenirs, sa voix s'étouffoit, & les larmes couloient de ses yeux. Il lui sembloit trouver dans Virginie la dignité & la sagesse d'Antiope, avec les malheurs & la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs & de maximes licencieuses ; & quand il fut que ces romans renfermoient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vînt à s'y corrompre & à l'oublier.

En effet, près de deux ans s'étoient écoulés sans que madame de la Tour eût des nouvelles de sa tante & de sa

7
 fille : seulement elle avoit appris , par une voie étrangere , que celle-ci étoit arrivée heureusement en France. Enfin , elle reçut par un vaisseau qui alloit aux Indes , un paquet & une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable & indulgente fille , elle jugea qu'elle étoit fort malheureuse. Cette lettre peignoit si bien sa situation & son caractère , que je l'ai retenue presque mot pour mot.

“ Très-chère & bien-aimée maman ,

“ Je vous ai déjà écrit plusieurs lettres de mon écriture ; & comme je
 „ n'en ai pas eu de réponse , j'ai lieu
 „ de craindre qu'elles ne vous soient
 „ point parvenues. J'espère mieux de
 „ celle-ci , par les précautions que
 „ j'ai prises pour vous donner de mes
 „ nouvelles , & pour recevoir des vôtres. ”

“ J’ai versé bien des larmes depuis
» notre séparation, moi qui n’avois
» presque jamais pleuré que sur les
» maux d’autrui ! Ma grande-tante fut
» bien surprise à mon arrivée, lorsque
» m’ayant questionnée sur mes talens,
» je lui dis que je ne savois ni lire ni
» écrire. Elle me demanda qu’est-ce
» que j’avois donc appris depuis que
» j’étois au monde ; & quand je lui
» eus répondu que c’étoit à avoir soin
» d’un ménage & à faire votre volon-
» té, elle me dit que j’avois reçu l’édu-
» cation d’une servante. Elle me mit,
» dès le lendemain, en pension dans
» une grande abbaye auprès de Pa-
» ris, où j’ai des maîtres de toute es-
» pèce : ils m’enseignent entr’autres
» choses l’histoire, la géographie, la
» grammaire, la mathématique, & à
» monter à cheval ; mais j’ai de si foi-
» bles dispositions pour toutes ces

„ sciences, que je ne profiterai pas
„ beaucoup avec ces messieurs. Je sens
„ que je suis une pauvre créature qui
„ ai peu d'esprit, comme ils le font
„ entendre. Cependant, les bontés de
„ ma tante ne se refroidissent point.
„ Elle me donne des robes nouvelles
„ à chaque saison. Elle a mis près de
„ moi deux femmes de chambre, qui
„ sont aussi bien parées que de gran-
„ des dames. Elle m'a fait prendre le
„ titre de comtesse; mais elle m'a fait
„ quitter mon nom de LA TOUR, qui
„ m'étoit aussi cher qu'à vous-même
„ par tout ce que vous m'avez racon-
„ té des peines que mon pere avoit
„ souffertes pour vous épouser. Elle a
„ remplacé votre nom de femme par
„ celui de votre famille, qui m'est en-
„ core cher cependant, parce qu'il a
„ été votre nom de fille. Me voyant
„ dans une situation aussi brillante,

„ je l'ai suppliée de vous envoyer
„ quelques secours. Comment vous
„ rendre sa réponse? Mais vous m'a-
„ vez recommandé de vous dire tou-
„ jours la vérité. Elle m'a donc ré-
„ pondu, que peu ne vous serviroit
„ à rien, & que dans la vie simple
„ que vous menez, beaucoup vous
„ embarrasseroit. J'ai cherché d'abord
„ à vous donner de mes nouvelles
„ par une main étrangere, au défaut
„ de la mienne. Mais n'ayant, à mon
„ arrivée ici, personne en qui je pus-
„ se prendre confiance, je me suis ap-
„ pliquée nuit & jour à apprendre à
„ lire & à écrire; Dieu m'a fait la gra-
„ ce d'en venir à bout en peu de tems.
„ J'ai chargé de l'envoi de mes pre-
„ mieres lettres les dames qui sont
„ auprès de moi; mais j'ai lieu de
„ croire qu'elles les ont remises à ma
„ grande-tante. Cette fois, j'ai eu re-
cours

„ cours à une pensionnaire de mes
 „ amies , & c'est sous son adresse ci-
 „ jointe , que je vous prie de me faire
 „ passer vos réponses. Ma grande-tan-
 „ te m'a interdit toute correspondan-
 „ ce au dehors qui pourroit , selon
 „ elle , mettre obstacle aux grandes
 „ vues qu'elle a sur moi. Il n'y a qu'elle
 „ qui puisse me voir à la grille, ainsi
 „ qu'un vieux seigneur de ses amis ,
 „ qui a , dit-elle , beaucoup de goût
 „ pour ma personne. Pour dire la vé-
 „ rité , je n'en ai point du tout pour
 „ lui , quand même j'en pourrois pren-
 „ dre pour quelqu'un. ”

„ Je vis au milieu de l'éclat de la
 „ fortune , & je ne peux disposer d'un
 „ sou. On dit que si j'avois de l'ar-
 „ gent , cela tireroit à conséquence.
 „ Mes robes mêmes appartiennent à
 „ mes femmes de chambre , qui se
 „ les disputent avant que je les aie

„ quittées. Au sein des richesses, je
„ suis bien plus pauvre que je ne l'étois
„ auprès de vous; car je n'ai rien à
„ donner. Lorsque j'ai vu que les
„ grands talens que l'on m'enseignoit,
„ ne me procuroient pas la facilité de
„ faire le plus petit bien, j'ai eu re-
„ cours à mon aiguille, dont heureu-
„ sement vous m'avez appris à faire
„ usage. Je vous envoie donc plu-
„ sieurs paires de bas de ma façon,
„ pour vous & maman Marguerite,
„ un bonnet pour Domingue & un
„ de mes mouchoirs rouges pour Ma-
„ rie; je joins à ce paquet, des pe-
„ pins & des noyaux des fruits de
„ mes collations, avec des graines de
„ toutes sortes d'arbres, que j'ai re-
„ cueillies à mes heures de récréation
„ dans le parc de l'abbaye. J'y ai
„ ajouté aussi des semences de violet-
„ tes, de marguerites, de bassinets,

„ de coquelicots, de bluets, de sca-
 „ bieufes, que j'ai ramassées dans les
 „ champs. Il y a dans les prairies de
 „ ce pays, de plus belles fleurs que
 „ dans les nôtres; mais personne ne
 „ s'en foucie. Je suis sûre que vous
 „ & maman Marguerite ferez plus
 „ contentes de ce sac de graines que
 „ du sac de piaftres qui a été la cau-
 „ se de notre séparation & de mes
 „ larmes. Ce fera une grande joie
 „ pour moi, si vous avez un jour la
 „ satisfaction de voir des pommiers
 „ croître auprès de nos bananiers,
 „ & des hêtres mêler leurs feuillages
 „ à celui de nos cocotiers. Vous vous
 „ croirez dans la Normandie que vous
 „ aimez tant. ”

“ Vous m'avez enjoint de vous
 „ mander mes joies & mes peines;
 „ je n'ai plus de joie loin de vous :
 „ pour mes peines, je les adoucis en

» pensant que je suis dans un poste
» où vous m'avez mise par la volon-
» té de Dieu. Mais le plus grand
» chagrin que j'y éprouve, est que
» personne ne me parle ici de vous ,
» & que je n'en puis parler à per-
» sonne. Mes femmes de chambre ,
» ou plutôt celles de ma grande-
» tante, car elles sont plus à elle
» qu'à moi , me disent , lorsque je
» cherche à amener la conversation
» sur des objets qui me sont si chers :
» mademoiselle , souvenez - vous que
» vous êtes Françoise , & que vous
» devez oublier le pays des sauvages.
» Ah ! je m'oublierois plutôt moi-mê-
» me que d'oublier le lieu où je suis
» née & où vous vivez ! C'est ce
» pays-ci qui est pour moi un pays
» de sauvages : car j'y vis seule ,
» n'ayant personne à qui je puisse faire
» part de l'amour que vous portera
» jusqu'au tombeau,

» Très - chere & bien - aimée ma-
 » man , votre très - obéissante & ten-
 » dre fille ,

VIRGINIE DE LA TOUR.

» Je recommande à vos bontés Marie
 » & Domingue qui ont pris tant de
 » soin de mon enfance : caressez pour
 » moi Fidele qui m'a retrouvée dans
 » les bois. »

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parloit pas du tout de lui , elle qui n'avoit pas oublié dans ses ressouvenirs le chien même de la maison ; mais il ne savoit pas que quelque longue que soit la lettre d'une femme , elle n'y met jamais sa pensée la plus chere qu'à la fin.

Dans un *post-scriptum* , Virginie recommandoit particulièrement à Paul deux especes de graines , celles de violettes & de scabieuses. Elle lui don-

noit quelques instructions sur les caractères de ces plantes , & sur les lieux les plus propres à les semer.

» La violette , lui mandoit elle , produit une petite fleur d'un violet foncé , qui aime à se cacher sous des buissons ; mais son charmant parfum l'y fait bientôt découvrir. »

Elle lui enjoignoit de la semer sur le bord de la fontaine , au pied de son cocotier. « La scabieuse , ajoutoit-elle , donne une jolie fleur d'un bleu mourant , & à fond noir piqueté de blanc. On la croiroit en deuil. On l'appelle aussi , pour cette raison , fleur de veuve. Elle se plaît dans les lieux âpres & battus des vents. » Elle le prioit de la semer sur le rocher où elle lui avoit parlé la nuit , la dernière fois , & de donner , à ce rocher pour l'amour d'elle , le nom du ROCHER DES ADIEUX.

Elle avoit renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu étoit fort simple, mais qui parut sans prix à Paul, lorsqu'il y apperçut un P. & un V. entrelacés, & formés de cheveux qu'il reconnut à leur beauté pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible & vertueuse demoiselle, fit verser des larmes à toute la famille. Sa mere lui répondit au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avoient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur, depuis son départ, & que pour elle en particulier, elle en étoit inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assuroit qu'il alloit rendre le jardin digne d'elle & y mêler les plantes de l'Europe à celle de l'Afrique, ainsi qu'elle avoit entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui en-

voyoit des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignoit, ajoutoit-il, aucune autre semence de l'île, afin que le désir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la supplioit de se rendre au plus tôt aux vœux ardens de leur famille, & aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvoit désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec le plus grand soin les graines Européennes, & sur-tout celles de violettes & de scabieuses, dont les fleurs sembloient avoir quelque analogie avec le caractère & la situation de Virginie qui les lui avoit si particulièrement recommandées; mais soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa

qu'un petit nombre qui ne put venir à sa perfection.

Cependant l'envie qui va même au-devant du bonheur des hommes, surtout dans les colonies françoises, répandit, dans l'île, des bruits qui donnoient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avoient apporté la lettre de Virginie, assuroient qu'elle étoit sur le point de se marier; ils nommoient le seigneur de la cour qui devoit l'épouser; quelques-uns même disoient que la chose étoit faite, & qu'ils en avoient été témoins. D'abord, Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais, comme plusieurs habitans de l'île, par une pitié perfide, s'empressoient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyan-

ce. D'ailleurs, dans quelques uns des romans qu'il avoit lus, il voyoit la trahison traitée de plaifanterie, & comme il favoit que ses livres renfermoient des peintures assez fidelles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de la Tour, ne vint à s'y corrompre, & à oublier ses anciens engagemens. Ses lumieres le rendoient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arriverent ici depuis, dans l'espace d'un an, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venoit me voir souvent pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes, par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue & demie d'ici, sur

les bords d'une petite riviere qui coule le long de la montagne Longue. C'est là que je passe ma vie seul, sans femme, sans enfans & sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes, cherche la solitude. Il est même très-remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernemens, ont produit des classes nombreuses de citoyens entièrement dévoués à la solitude & au célibat. Tels ont été les Egyptiens dans leur décadence, les Grecs du bas empire; & tels sont de nos jours les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, & la plupart des peuples orientaux & méridionaux de

l'Europe. La solitude ramene en partie l'homme au bonheur naturel , en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés divisées par tant de préjugés , l'ame est dans une agitation continuelle : elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes & contradictoires , dont les membres d'une société ambitieuse & misérable cherchent à se subjuguier les uns les autres. Mais dans la solitude elle dépose ces illusions étrangères, qui la troublent : elle reprend le sentiment simple d'elle-même , de la nature & de son Auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes , venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours , dépose ses vases au fond de son lit , reprend sa première limpidité , & redevenue transparente, réfléchit avec ses propres rivages, la ver-

de la terre & la lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'ame. C'est dans la classe des solitaires, que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie ; tels sont les Brames de l'Inde. Enfin, je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paroît impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure, d'où notre opinion sort bien rarement, & où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul ; il est lié avec tout le genre humain par ses besoins ; il doit donc ses travaux aux hommes ; il se doit aussi au reste de la nature. Mais comme Dieu a donné à chacun

de nous des organes parfaitement affortis aux élémens du globe où nous vivons , des pieds pour le sol , des poumons pour l'air , des yeux pour la lumiere , fans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens , il s'est réservé pour lui seul , qui est l'auteur de la vie , le cœur , qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes , que j'ai voulu servir , & qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe , & quelques cantons de l'Amérique & de l'Afrique , je me suis fixé dans cette île peu habitée , séduit par sa douce température & par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt au pied d'un arbre , un petit champ défriché de mes mains , une rivière qui coule devant ma porte , suffisent à mes besoins & à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres

qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitans si misérables , & par la comparaison que je fais de leur sort au mien , ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher , je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne font plus sur mon chemin , & que je ne suis plus sur le leur , je ne les hais plus ; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné , je tâche de venir à son secours par mes conseils , comme un passant sur le bord d'un torrent tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guere trouvé

que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes ; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare , & il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature , je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutaient d'abord avec attention , dans l'espérance que je les aiderais à acquérir de la gloire ou de la fortune ; mais voyant que je ne voulois leur apprendre qu'à s'en passer , ils me trouvoient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur ; ils blâmoient ma vie solitaire ; ils prétendoient qu'eux seuls étoient utiles aux hommes , & ils s'efforçoient de m'en-

trainer dans leur tourbillon. Mais si je me communique à tout le monde , je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse dans le calme présent les agitations passées de ma propre vie , auxquelles j'ai donné tant de prix , les protections , la fortune , la réputation , les voluptés , & les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vu se disputer avec fureur ces chimères , & qui ne sont plus , aux flots de ma rivière , qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit , & disparaissent pour ne revenir jamais. Pour moi , je me laisse entraîner en paix au fleuve du tems vers l'océan de l'avenir qui n'a plus de rivages ; & par le spectacle des harmonies actuelles de la nature , je m'élève vers son Auteur , & j'espere

dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'apperçoive pas de mon hermitage , situé au milieu d'une forêt , cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes , il s'y trouve des dispositions intéressantes , sur-tout pour un homme qui , comme moi , aime mieux rentrer en lui même que s'étendre au dehors. La rivière qui coule devant ma porte , passe en ligne droite à travers les bois , en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toute sorte de feuillages ; il y a des tatamaques , des bois d'ébene , & de ceux qu'on appelle ici bois de pomme , bois d'olives & bois de cannelle : des bosquets de palmistes élèvent çà & là leurs colonnes nues & longues de plus de cent pieds , surmontées à leurs sommets d'un bouquet de pal-

mes , & paroissent au dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages , & qui s'élançant d'un arbre à l'autre , forment ici des arcades de fleurs , là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres , & leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtemens mêmes , qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt , quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs , vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été , plusieurs especes d'oiseaux étrangers viennent , par un instinct incompréhensible , de régions inconnues , au delà des vastes mers , récolter les graines des végétaux de cette île , & opposant l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres rem-

brunie par le soleil. Telles sont , entre autres , diverses especes de perruches , & les pigeons bleus appelés ici , pigeons hollandois. Les singes , habitans domiciliés de ces forêts , se jouent dans leurs sombres rameaux , dont ils se détachent par leur poil gris & verdâtre & leur face toute noire ; quelques-uns s'y suspendent par la queue & se balancent en l'air ; d'autres sautent de branche en branche , portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfans de la nature. On n'y entend que des cris de joie , des gazouillemens & des ramagès inconnus de quelques oiseaux des terres australes , que répètent au loin les échos de ces forêts. La riviere qui coule en bouillonnant sur un lit de roche , à travers les arbres , réfléchit çà & là dans ses eaux limpides , leurs masses vénérables de

verdure & d'ombre , ainsi que les jeux de leurs heureux habitans : à mille pas de là , elle se précipite de différens étages de rocher , & forme à sa chute une nappe d'eau unie , comme le cristal , qui se brise en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses ; & , dispersés par les vents dans la forêt , tantôt ils fuient au loin , tantôt ils se rapprochent tous à la fois , & assourdisent comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air , sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux , entretient sur les bords de cette rivière , malgré les ardeurs de l'été , une verdure & une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île , sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de là , est un rocher assez éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit

de ses eaux , & qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue , de leur fraîcheur & de leur murmure. Nous allions quelquefois , dans les grandes chaleurs , dîner à l'ombre de ce rocher , madame de la Tour , Marguerite , Virginie , Paul & moi. Comme Virginie dirigeoit toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes , elle ne mangeoit pas un fruit à la campagne qu'elle n'en mît en terre les noyaux ou les pepins. „ Il en viendra , disoit-elle , des arbres „ qui donneront leurs fruits à quel- „ que voyageur , ou au moins à un „ oiseau”. Un jour donc qu'elle avoit mangé une papaye au pied de ce rocher , elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après , il y crut plusieurs papayers , parmi lesquels il y en avoit un femelle , c'est-à-dire , qui porte des fruits. Cet arbre n'étoit pas

si haut que le genou de Virginie à son départ ; mais comme il croît vite , trois ans après il avoit vingt pieds de hauteur , & son tronc étoit entouré , dans sa partie supérieure , de plusieurs rangs de fruits mûrs. Paul s'étant rendu par hasard dans ce lieu , fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avoit vu planter par son amie ; & en même-tems , il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas appercevoir de la rapidité de notre vie : ils vieillissent avec nous d'une décadence insensible ; mais ce sont ceux que nous revoyons tout-à-coup après les avoir perdus quelques années de vue , qui nous avertissent de la vitesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris & aussi troublé

à la vue de ce grand papayer chargé de fruits , qu'un voyageur l'est , après une longue absence de son pays , de n'y plus retrouver ses contemporains , & d'y voir leurs enfans , qu'il avoit laissés à la mamelle , devenus eux-mêmes peres de famille. Tantôt il vouloit l'abattre , parce qu'il lui rendoit trop sensible la longueur du tems qui s'étoit écoulé depuis le départ de Virginie ; tantôt , le considérant comme un monument de sa bienfaisance , il baisoit son tronc & lui adressoit des paroles pleines d'amour & de regrets. O arbre dont la postérité existe encore dans nos bois , je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt & de vénération que les arcs de triomphe des Romains ! Puissé la nature , qui détruit chaque jour les monumens de l'ambition des rois , multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance

bienfaisance d'une jeune & pauvre fille !

C'étoit donc au pied de ce papayer que j'étois sûr de rencontrer Paul, quand il venoit dans mon quartier. Un jour, je l'y trouvai accablé de mélancolie ; & j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter , si je ne vous suis point trop ennuyeux par mes longues digressions , pardonnable à mon âge & à mes dernières amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue , afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme ; & il vous fera aisé de faire la différence des interlocuteurs , par le sens de ses questions & de mes réponses.

Il me dit :

“ Je suis bien chagrin. Mademoi-
 “ selle de la Tour est partie depuis
 “ trois ans & demi ; & depuis un
 “ an & demi, elle ne nous a pas don-
 “ né de ses nouvelles. Elle est riche,

“ je suis pauvre : elle m’a oublié., j’ai
“ envie de m’embarquer ; j’irai en
“ France : j’y servirai le roi ; j’y ferai
“ fortune , & la grande tante de ma-
“ demoiselle de la Tour me donnera
“ sa petite niece en mariage , quand
“ je serai devenu un grand seigneur.

LE VIEILLARD.

“ Oh mon ami ! ne m’avez-vous
“ pas dit que vous n’aviez pas de
“ naissance ?

P A U L.

“ Ma mere me l’a dit ; car pour
“ moi , je ne fais ce que c’est que la
“ naissance. Je ne me suis jamais
“ aperçu que j’en eusse moins qu’un
“ autre, ni que les autres en eussent
“ plus que moi.

LE VIEILLARD.

“ Le défaut de naissance vous fer-
“ me en France le chemin aux grands

“ emplois. Il y a plus; vous ne pou-
 “ vez même être admis dans aucun
 “ corps distingué.

P A U L.

„ Vous m'avez dit plusieurs fois
 „ qu'une des causes de la grandeur
 „ de la France, étoit que le moindre
 „ sujet pouvoit y parvenir à tout, &
 „ vous m'avez cité beaucoup d'hom-
 „ mes célèbres qui, fortis de petits
 „ états, avoient fait honneur à leur
 „ patrie. Vous vouliez donc tromper
 „ mon courage?

L E V I E I L L A R D.

„ Mon fils, jamais je ne l'abattraï.
 „ Je vous ai dit la vérité sur les tems
 „ passés; mais les choses sont bien
 „ changées à présent: tout est devenu
 „ vénal en France; tout y est aujour-
 „ d'hui le patrimoine d'un petit nom-
 „ bre de familles, ou le partage des

„ corps. Le roi est un soleil que les
„ grands & les corps environnent com-
„ me des nuages ; il est presque im-
„ possible qu'un de ses rayons tombe
„ sur vous. Autrefois , dans une ad-
„ ministration moins compliquée , on
„ a vu ces phénomènes. Alors , les ta-
„ lens & le mérite se sont développés
„ de toutes parts , comme des terres
„ nouvelles qui , venant à être défri-
„ chées , produisent avec tout leur
„ suc. Mais les grands rois , qui sa-
„ vent connoître les hommes & les
„ choisir , sont rares. Le vulgaire des
„ rois ne se laisse aller qu'aux impul-
„ sions des grands & des corps qui
„ les environnent.

P A U L.

„ Mais je trouverai peut-être un de
„ ces grands qui me protégera.

L E V I E I L L A R D.

„ Pour être protégé des grands ,

„ il faut servir leur ambition ou leurs
 „ plaisirs. Vous n'y réussirez jamais ,
 „ car vous êtes sans naissance , & vous
 „ avez de la probité.

P A U L.

„ Mais je ferai des actions si cou-
 „ rageuses ; je serai si fidele à ma pa-
 „ role , si exact dans mes devoirs , si
 „ zélé & si constant dans mon ami-
 „ tié , que je mériterai d'être adopté
 „ par quelqu'un d'eux , comme j'ai
 „ vu que cela se pratiquoit dans les
 „ histoires anciennes que vous m'avez
 „ fait lire.

L E V I E I L L A R D.

„ Oh ! mon ami ; chez les Grecs &
 „ chez les Romains , même dans leur
 „ décadence , les grands avoient du
 „ respect pour la vertu ; mais nous
 „ avons eu une foule d'hommes céle-
 „ bres en tout genre , fortis des clas-

» ses du peuple , & je n'en fache pas
» un feul qui ait été adopté par une
» grande maison. La vertu , fans nos
» rois , feroit condamnée en France
» à être éternellement plébéienne.
» Comme je vous l'ai dit , ils la met-
» tent quelquefois en honneur , lorf-
» qu'ils l'apperçoivent ; mais aujour-
» d'hui , les diftinctions qui lui étoient
» réfervées , ne s'accordent plus que
» pour de l'argent.

P A U L.

» Au défaut d'un grand , je cher-
» cherai à plaire à un corps. J'épou-
» ferai entièrement fon efprit & fes
» opinions ; je m'en ferai aimer.

L E V I E I L L A R D.

» Vous ferez donc comme les au-
» tres hommes ; vous renoncerez à
» votre confcience pour parvenir à la
» fortune ?

P A U L.

» Oh ! non ; je ne chercherai ja-
» mais que la vérité.

L E V I E I L L A R D.

» Au lieu de vous faire aimer ,
» vous pourriez bien vous faire haïr.
» D'ailleurs , les corps s'intéressent
» fort peu à la découverte de la vérité.
» Toute opinion est indifférente aux
» ambitieux , pourvu qu'ils gouver-
» nent.

P A U L.

» Que je suis infortuné ! tout me
» repousse. Je suis condamné à pas-
» ser ma vie dans un travail obscur ,
» loin de Virginie ! » Et il soupira
» profondément.

L E V I E I L L A R D.

» Que Dieu soit votre unique pa-
» tron , & le genre humain votre

» corps ! Soyez constamment attaché à
» l'un & à l'autre. Les familles, les
» corps , les peuples , les rois ont
» leurs préjugés & leurs passions ; il
» faut souvent les servir par des vices.
» Dieu & le genre humain ne nous
» demandent que des vertus.

» Mais pourquoi voulez-vous être
» distingué du reste des hommes ?
» C'est un sentiment qui n'est pas
» naturel , puisque si chacun l'avoit ,
» chacun feroit en état de guerre
» avec son voisin. Contentez-vous de
» remplir votre devoir dans l'état où
» la Providence vous a mis ; bénissez
» votre sort , qui vous permet d'avoir
» une conscience à vous , & qui ne
» vous oblige pas , comme les grands ,
» de mettre votre bonheur dans l'opi-
» nion des petits , & comme les petits ,
» de ramper sous les grands pour avoir
» de quoi vivre. Vous êtes dans un

» pays & dans une condition, où,
 » pour subsister, vous n'avez besoin
 » ni de tromper, ni de flatter, ni de
 » vous avilir, comme font la plupart
 » de ceux qui cherchent la fortune
 » en Europe; où votre état ne vous
 » interdit aucune vertu; où vous pou-
 » vez être impunément bon, vrai,
 » sincère, instruit, patient, tempé-
 » rant, chaste, indulgent, pieux,
 » sans qu'aucun ridicule vienne flétrir
 » votre sagesse, qui n'est encore qu'en
 » fleur. Le ciel vous a donné de la
 » liberté, de la santé, une bonne
 » conscience & des amis : les rois
 » dont vous ambitionnez la faveur,
 » ne sont pas si heureux.

P A U L.

» Ah ! il me manque Virginie !
 » Sans elle, je n'ai rien; avec elle,
 » j'aurois tout. Elle seule est ma
 » naissance, ma gloire & ma fortune.

» Mais puisqu'enfin sa parente veut
» lui donner pour mari un homme
» d'un grand nom , avec de l'étude
» & des livres on devient savant &
» célèbre ; je m'en vais étudier. J'ac-
» querrai de la science. Je servirai
» utilement ma patrie , par mes lu-
» mieres , sans nuire à personne , &
» sans en dépendre ; je deviendrai
» fameux , & ma gloire n'appartien-
» dra qu'à moi.

L E V I E I L L A R D .

» Mon fils ! les talens sont encore
» plus rares que la naissance & que
» les richesses ; & sans doute , ils sont
» de plus grands biens , puisque rien
» ne peut les ôter , & que par - tout
» ils nous concilient l'estime publi-
» que. Mais ils coûtent cher. On ne
» les acquiert que par des privations
» en tout genre , par une sensibilité
» exquise qui nous rend malheureux

» au dedans & au dehors, par les
 » persécutions de nos contemporains.
 » L'homme de robe n'envie point, en
 » France, la gloire du militaire, ni
 » le militaire celle de l'homme de mer;
 » mais tout le monde y traversera
 » votre chemin, parce que tout le
 » monde s'y pique d'avoir de l'esprit.
 » Vous ferez les hommes, dites-
 » vous? Mais celui qui fait produire
 » à un terrain une gerbe de blé de
 » plus, leur rend un plus grand ser-
 » vice que celui qui leur donne un
 » livre.

P A U L.

» Oh! celle qui a planté ce papayer,
 » a fait aux habitans de ces forêts un
 » présent plus utile & plus doux,
 » que si elle leur avoit donné une
 » bibliothèque. » Et en même tems,
 il saisit cet arbre dans ses bras, & le
 baïsa avec transport.

L E V I E I L L A R D .

„ Le meilleur des livres, qui ne
„ prêche que l'égalité, l'amitié, l'hu-
„ manité & la concorde, l'Évangile
„ a servi pendant des siècles de pré-
„ texte aux fureurs des Européens.
„ Combien de tyrannies publiques &
„ particulières s'exercent encore en
„ son nom sur la terre ! Après cela,
„ qui se flattera d'être utile aux hom-
„ mes par un livre ? rappelez-vous
„ quel a été le sort de la plupart
„ des philosophes qui leur ont prê-
„ ché la sagesse. Homère, qui l'a
„ revêtue de vers si beaux, deman-
„ doit l'aumône pendant sa vie. So-
„ crate, qui en donna aux Athéniens
„ de si aimables leçons, par ses dis-
„ cours & par ses mœurs, fut empoi-
„ sonné juridiquement par eux. Son
„ sublime disciple Platon, fut livré
„ à l'esclavage par l'ordre du prince

„ même qui le protégeoit ; & avant
„ eux , Pythagore , qui étendoit l’hu-
„ manité jusqu’aux animaux , fut brû-
„ lé vif par les Crotoniates. Que dis-
„ je ? la plupart même de ces noms
„ illustres font venus à nous défigu-
„ rés par quelques traits de fatyre
„ qui les caractérisent , l’ingratitude
„ humaine se plaifant à les reconnoi-
„ tre là ; & fi dans la foule , la gloire
„ de quelques-uns eft venue nette &
„ pure jusqu’à nous , c’est que ceux
„ qui les ont portés , ont vécu loin de
„ la fociété de leurs contemporains :
„ femblables à ces ftatues qu’on tire
„ entieres des champs de la Grece
„ & de l’Italie , & qui pour avoir été
„ enfevelies dans le fein de la terre ,
„ ont échappé à la fureur des bar-
„ bares.

„ Vous voyez donc que pour ac-
„ quérir la gloire orageufe des lettres ,
„ il faut bien de la vertu , & être prêt

„ à sacrifier sa propre vie. D'ailleurs ,
„ croyez - vous que cette gloire inté-
„ resse en France les gens riches ? Ils
„ se soucient bien des gens de lettres,
„ auxquels la science ne rapporte ni
„ dignité dans la patrie , ni gouver-
„ nement , ni entrée à la cour. On
„ persécute peu dans ce siècle indiffé-
„ rent à tout , hors à la fortune &
„ aux voluptés ; mais les lumières &
„ la vertu n'y mènent à rien de distin-
„ gué , parce que tout est dans l'état
„ le prix de l'argent. Autrefois , elles
„ trouvoient des récompenses assu-
„ rées dans les différentes places de
„ l'église , de la magistrature & de
„ l'administration : aujourd'hui , elles
„ ne servent qu'à faire des livres.
„ Mais ce fruit , peu prisé des gens
„ du monde , est toujours digne de
„ son origine céleste. C'est à ces mê-
„ mes livres qu'il est réservé particu-

„ lièrement de donner de l'éclat à la
„ vertu obscure , de consoler les mal-
„ heureux , d'éclairer les nations & de
„ dire la vérité, même aux rois. C'est,
„ sans contredit, la fonction la plus
„ auguste dont le ciel puisse hono-
„ rer un mortel sur la terre. Quel est
„ est l'homme qui ne se console de
„ l'injustice ou du mépris de ceux
„ qui disposent de la fortune, lorf-
„ qu'il pense que son ouvrage ira de
„ siècle en siècle & de nations en na-
„ tions, servir de barrière à l'erreur
„ & aux tyrans; & que, du sein de
„ l'obscurité où il a vécu, il jaillira
„ une gloire qui effacera celle de la
„ plupart des rois, dont les monu-
„ mens périssent dans l'oubli, mal-
„ gré les flatteurs qui les élèvent &
„ qui les vantent ?

P A U L.

„ Ah ! je ne voudrois cette gloire

„ que pour la répandre sur Virginie ,
„ & la rendre chere à l'univers. Mais
„ vous qui avez tant de connoissances ,
„ dites-moi si nous nous marierons ?
„ Je voudrois être savant, au moins
„ pour connoître l'avenir.

L E V I E I L L A R D .

„ Qui voudroit vivre , mon fils ,
„ s'il connoissoit l'avenir ? Un seul
„ malheur prévu nous donne tant de
„ vaines inquiétudes : la vue d'un mal-
„ heur certain empoisonneroit tous
„ les jours qui le précéderaient. Il ne
„ faut pas même trop approfondir ce
„ qui nous environne ; & le ciel qui
„ nous donna la réflexion pour pré-
„ voir nos besoins, nous a donné les
„ besoins pour mettre des bornes à
„ notre réflexion.

P A U L .

„ Avec de l'argent , dites-vous , on

„ acquiert en Europe des dignités &
„ des honneurs. J'irai m'enrichir au
„ Bengale pour aller épouser Virgi-
„ nie à Paris. Je vais m'embarquer.

LE VIEILLARD.

„ Quoi ! vous quitteriez sa mere &
„ la vôtre ?

P A U L.

„ Vous m'avez vous-même donné
„ le conseil de passer aux Indes.

LE VIEILLARD.

„ Virginie étoit alors ici. Mais vous
„ êtes maintenant l'unique soutien de
„ votre mere & de la sienne.

P A U L.

„ Virginie leur fera du bien par sa
„ riche parente.

LE VIEILLARD.

„ Les riches n'en font guere qu'à
„ ceux qui leur font honneur dans le
„ monde. Ils ont des parens bien plus

„ à plaindre que madame de la Tour ,
„ qui, faute d'être secourus par eux ,
„ sacrifient leur liberté pour avoir du
„ pain , & passent leur vie renfermés
„ dans des couvens. ”

P A U L.

“ Quel pays que l'Europe ! ho ! il
„ faut que Virginie revienne ici. Qu'a-
„ t-elle besoin d'avoir une parente
„ riche ? Elle étoit si contente sous
„ ces cabanes , si jolie & si bien pa-
„ rée avec un mouchoir rouge ou
„ des fleurs autour de sa tête. Re-
„ viens Virginie ! Quitte tes hôtels &
„ tes grandeurs. Reviens dans ces
„ rochers , à l'ombre de ces bois & de
„ nos cocotiers. Hélas ! tu es peut-
„ être maintenant malheureuse ”
Et il se mettoit à pleurer. “ Mon pere ,
„ ne me cachez rien : si vous ne pou-
„ vez me dire si j'épouserai Virginie ,

» au moins, apprenez-moi si elle m'ai-
 » me encore au milieu de ces grands
 » seigneurs qui parlent au roi, & qui
 » la vont voir ?

LE VIEILLARD.

« Oui, mon ami, je suis sûr qu'elle
 » vous aime, par plusieurs raisons ;
 » mais sur-tout, parce qu'elle a de
 » la vertu. » A ces mots, il me sauta
 au cou, transporté de joie.

PAUL.

« Mais, croyez-vous les femmes
 » d'Europe fausses comme on les re-
 » présente dans les comédies, & dans
 » les livres que vous m'avez prêtés ?

LE VIEILLARD.

« Les femmes sont fausses dans les
 » pays où les hommes sont tyrans.
 » Par-tout la violence produit la ru-
 » se. »

“ Comment peut-on être tyran des
„ femmes ? ”

L E V I E I L L A R D.

“ En les mariant sans les consul-
„ ter ; une jeune fille avec un vieil-
„ lard , une femme sensible avec un
„ homme indifférent. ”

P A U L.

“ Pourquoi ne pas marier ensemble
„ ceux qui se conviennent ; les jeunes
„ avec les jeunes , les amans avec les
„ amantes ? ”

L E V I E I L L A R D.

“ C'est que la plupart des jeunes
„ gens en France n'ont pas assez de
„ fortune pour se marier , & qu'ils
„ n'en acquierent qu'en devenant
„ vieux. Jeunes , ils corrompent les
„ femmes de leurs voisins ; vieux , ils
„ ne peuvent fixer l'affection de leurs

„ épouses. Ils ont trompé étant jeu-
„ nes ; on les trompe à leur tour étant
„ vieux. C'est une des réactions de la
„ justice universelle qui gouverne le
„ monde. Un excès y balance tou-
„ jours un autre excès. Ainsi la plu-
„ part des Européens passent leur vie
„ dans ce double désordre , & ce dé-
„ sordre augmente dans une société,
„ à mesure que les richesses s'y ac-
„ cumulent sur un moindre nombre
„ de têtes. L'état est semblable à un
„ jardin , où les petits arbres ne peu-
„ vent venir s'il y en a de trop grands
„ qui les ombragent ; mais il y a cette
„ différence , que la beauté d'un jardin
„ peut résulter d'un petit nombre de
„ grands arbres , & que la prospérité
„ d'un état dépend toujours de la
„ multitude & de l'égalité des sujets ,
„ & non pas d'un petit nombre de
„ riches. ”

P A U L.

“ Mais , qu'est il besoin d'être riche
„ pour se marier ? ”

L E V I E I L L A R D .

“ Afin de passer ses jours dans l'a-
„ bondance , sans rien faire. ”

P A U L.

“ Et pourquoi ne pas travailler ? Je
„ travaille bien , moi. ”

L E V I E I L L A R D .

“ C'est qu'en Europe le travail des
„ mains déshonore. On l'appelle tra-
„ vail mécanique. Celui même de
„ labourer la terre y est le plus mé-
„ prisé de tous. Un artisan y est bien
„ plus estimé qu'un payfan. ”

P A U L.

“ Quoi ! l'art qui nourrit les hom-
„ mes est méprisé en Europe ! Je ne
„ vous comprends pas. ”

LE VIEILLARD.

“ Ah ! il n'est pas possible à un hom-
 „ me élevé dans la nature , de com-
 „ prendre les dépravations de la so-
 „ ciété. On se fait une idée précise
 „ de l'ordre , mais non pas du désor-
 „ dre. La beauté , la vertu , le bon-
 „ heur , ont des proportions ; la lai-
 „ deur , le vice & le malheur , n'en
 „ ont point. ”

P A U L.

“ Les gens riches sont donc bien-
 „ heureux ! Ils ne trouvent d'obsta-
 „ cles à rien ; ils peuvent combler de
 „ plaisirs les objets qu'ils aiment. ”

LE VIEILLARD.

“ Ils sont la plupart usés sur tous
 „ les plaisirs , par cela même qu'ils
 „ ne leur coûtent aucunes peines. N'a-
 „ vez-vous pas éprouvé que le plaisir
 „ du repos s'achète par la fatigue ;

„ celui de manger , par la faim ; ce-
„ lui de boire , par la soif ? Hé bien !
„ celui d'aimer & d'être aimé , ne s'ac-
„ quiert que par une multitude de
„ privations & de sacrifices. Les ri-
„ chesses ôtent aux riches tous ces
„ plaisirs-là , en prévenant leurs be-
„ soins. Joignez à l'ennui qui suit leur
„ satiété , l'orgueil qui naît de leur
„ opulence , & que la moindre priva-
„ tion blesse , lors même que les plus
„ grandes jouissances ne le flattent
„ plus. Le parfum de mille roses ne
„ plaît qu'un instant ; mais la douleur
„ que cause une seule de leurs épi-
„ nes dure long-tems après sa piquûre.
„ Un mal au milieu des plaisirs , est
„ pour les riches une épine au mi-
„ lieu des fleurs. Pour les pauvres ,
„ au contraire , un plaisir au milieu
„ des maux est une fleur au milieu
„ des épines. Ils en goûtent vivement
la

„ la jouissance. Tout effet augmente
 „ par son contraste. La nature a tout
 „ balancé. Quel état, à tout pren-
 „ dre , croyez-vous préférable , de
 „ n'avoir presque rien à espérer &
 „ tout à craindre, ou presque rien à
 „ craindre & tout à espérer? Le pre-
 „ mier état est celui des riches , & le
 „ second celui des pauvres. Mais ces
 „ extrêmes sont également difficiles
 „ à supporter aux hommes, dont le
 „ bonheur consiste dans la médiocrité
 „ & la vertu.”

P A U L.

“ Qu'entendez-vous par la vertu?”

L E V I E I L L A R D.

“ Mon fils ! vous qui soutenez vos
 „ parens par vos travaux, vous n'a-
 „ vez pas besoin qu'on vous la défi-
 „ nisse. La vertu est un effort fait sur
 „ nous-mêmes pour le bien d'autrui,

K

„ dans l'intention de plaire à Dieu
„ seul. »

P A U L.

“ Oh ! que Virginie est vertueuse !
„ C'est par vertu qu'elle a voulu être
„ riche, afin d'être bienfaisante. C'est
„ par vertu qu'elle est partie de cette
„ île : la vertu l'y ramenera ”.

L'idée de son retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouissoient. Virginie n'avoit point écrit, parce qu'elle alloit arriver. Il falloit si peu de tems pour venir d'Europe avec un bon vent. Il faisoit l'énumération des vaisseaux qui avoient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues, en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'étoit embarquée, n'en mettroit pas plus de deux. Les constructeurs étoient aujourd'hui si savans, & les marins si

habiles. Il parloit des arrangemens qu'il alloit faire pour la recevoir; du nouveau logement qu'il alloit bâtir; des plaisirs & des surprises qu'il lui ménageroit chaque jour, quand elle feroit sa femme : sa femme !... Cette idée le ravissoit. Au moins, mon pere, me disoit-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaisir. Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour vous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser & de vous réjouir. Et il alloit, hors de lui, porter à sa famille la joie dont il étoit énivré.

En peu de tems, les grandes craintes succedent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'ame dans les extrêmités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenoit me voir, accablé de tristesse.

Il me disoit : “ Virginie ne m’écrit
„ point. Si elle étoit partie d’Europe,
„ elle m’auroit mandé son départ. Ah !
„ les bruits qui ont couru d’elle, ne
„ sont que trop fondés. Sa tante l’a
„ mariée à un grand seigneur. L’amour
„ des richesses l’a perdue comme tant
„ d’autres. Dans ces livres qui pei-
„ gnent si bien les femmes, la vertu
„ n’est qu’un sujet de roman. Si Vir-
„ ginie avoit eu de la vertu, elle
„ n’auroit pas quitté sa propre mère
„ & moi. Pendant que je passe ma vie
„ à penser à elle, elle m’oublie. Je
„ m’afflige, & elle se divertit. Ah !
„ cette pensée me désespère. Tout tra-
„ vail me déplaît ; toute société m’en-
„ nuie. Plût à-Dieu que la guerre fût
„ déclarée dans l’Inde ! J’irois y mou-
„ rir. ”

“ Mon fils ! lui répondis-je, le cou-
„ rage qui nous jette dans la mort,

„ n'est que le courage d'un instant. Il
 „ est souvent excité par les vains ap-
 „ plaudissemens des hommes. Il en est
 „ un plus rare & plus nécessaire, qui
 „ nous fait supporter chaque jour ,
 „ sans témoins & sans éloge, les tra-
 „ verses de la vie : c'est la patience.
 „ Elle s'appuye, non sur l'opinion
 „ d'autrui ou sur l'impulsion de nos
 „ passions, mais sur la volonté de Dieu.
 „ La patience est le courage de la
 „ vertu. ”

“ Ah ! s'écria-t-il, je n'ai donc point
 „ de vertu ! Tout m'accable & me dé-
 „ sespère. ” „ La vertu, repris-je, tou-
 „ jours égale, constante, invariable,
 „ n'est pas le partage de l'homme. Au
 „ milieu de tant de passions qui nous
 „ agitent, notre raison se trouble &
 „ s'obscurcit ; mais il est des phares
 „ où nous pouvons en rallumer le flam-
 „ beau : ce sont les lettres. ”

“ Les lettres, mon fils, sont un fe-
,, cours du ciel. Ce sont des rayons de
,, cette sagesse qui gouverne l'univers,
,, que l'homme, inspiré par un art cé-
,, leste, a appris à fixer sur la terre.
,, Semblables aux rayons du Soleil,
,, elles éclairent, elles réjouissent,
,, elles échauffent; c'est un feu divin.
,, Comme le feu, elles approprient
,, toute la nature à notre usage. Par
,, elles, nous réunissons autour de
,, nous, les choses, les lieux, les hom-
,, mes & les tems. Ce sont elles qui
,, nous rappellent aux règles de la
,, vie humaine. Elles calment les
,, passions; elles répriment les vices;
,, elles excitent les vertus par les
,, exemples augustes des gens de
,, bien qu'elles célèbrent, & dont elles
,, nous présentent les images toujours
,, honorées. Ce sont des filles du ciel

„ qui descendent sur la terre pour
„ charmer les maux du genre humain.
„ Les grands écrivains qu'elles inspi-
„ rent, ont toujours paru dans les
„ tems les plus difficiles à supporter
„ à toute société, les tems de barba-
„ rie & ceux de dépravation. Mon
„ fils, les lettres ont consolé une in-
„ finité d'hommes plus malheureux
„ que vous; Xénophon, exilé de
„ sa patrie après y avoir ramené dix
„ mille Grecs; Scipion l'Africain,
„ lassé des calomnies des Romains;
„ Lucullus de leurs brigues; Catinat
„ de l'ingratitude de sa cour. Les
„ Grecs, si ingénieux, avoient répar-
„ ti à chacune des Muses qui prési-
„ dent aux lettres, une partie de
„ notre entendement pour le gouver-
„ ner : nous devons donc leur don-
„ ner nos passions à régir, afin qu'el-
„ les leur imposent un joug & un

„ frein. Elles doivent remplir, par
„ rapport aux puissances de notre ame,
„ les mêmes fonctions que les Heures
„ qui atteloient & conduisoient les
„ chevaux du Soleil.”

“ Lisez donc, mon fils. Les sages
„ qui ont écrit avant nous, sont des
„ voyageurs qui nous ont précédés
„ dans les sentiers de l'infortune, qui
„ nous tendent la main, & nous in-
„ vitent à nous joindre à leur com-
„ pagnie, lorsque tout nous abandon-
„ ne. Un bon livre est un bon ami.”

“ Ah ! s'écrioit Paul, je n'avois
„ pas besoin de savoir lire, quand Vir-
„ ginie étoit ici. Elle n'avoit pas plus
„ étudié que moi ; mais quand elle
„ me regardoit en m'appellant son ami,
„ il m'étoit impossible d'avoir du cha-
„ grin.”

“ Sans doute, lui disois-je, il n'y
„ a point d'ami aussi agréable qu'une

„ maîtresse qui nous aime. Il y a de
 „ plus, dans la femme, une gaité lé-
 „ gere qui dissipe la tristesse de l'hom-
 „ me. Ses graces font évanouir les
 „ noirs phantômes de la réflexion. Sur
 „ son visage font les doux attraits &
 „ la confiance. Quelle joie n'est ren-
 „ due plus vive par sa joie? Quel
 „ front ne se déride pas à son souri-
 „ re? Quelle colere résiste à ses lar-
 „ mes? Virginie reviendra avec plus
 „ de philosophie que vous. Elle sera
 „ bien surprise de ne pas retrouver
 „ le jardin tout à fait rétabli, elle qui
 „ ne songe qu'à l'embellir, malgré les
 „ persécutions de sa parente, loin de
 „ sa mere & de vous.”

L'idée du retour prochain de Vir-
 ginie renouveloit le courage de Paul,
 & le ramenoit à ses occupations cham-
 pêtres. Heureux au milieu de ses pei-

nes de proposer à son travail une fin qui plaisoit à sa passion !

Un matin , au point du jour , c'étoit le 24 décembre 1752 , Paul , en se levant , apperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon étoit le signallement d'un vaisseau qu'on voyoit en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportoit pas de nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port , qui s'étoit embarqué pour aller le reconnoître , suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé étoit le Saint-Gérard , du port de 700 tonneaux , commandé par un capitaine appelé M. Aubin ; qu'il étoit à quatre lieues au large , & qu'il ne mouilleroit au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi , si le vent étoit favorable. Il

n'en faisoit point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportoit de France. Il y en avoit une pour madame de la Tour , de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt , la baïsa avec transport , la mit dans son sein & courut à l'habitation. Du plus loin qu'il apperçut la famille , qui attendoit son retour sur le rocher des Adieux , il éleva la lettre en l'air sans pouvoir parler ; & aussitôt , tout le monde se rassembla chez madame de la Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandoit à sa mere qu'elle avoit éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grande-tante , qui l'avoit voulu marier malgré elle , ensuite deshéritée , & enfin renvoyée dans un tems qui ne lui permettoit d'arriver à l'île de France que dans la saison des ouragans ; qu'elle avoit essayé en

vain de la fléchir , en lui représentant ce qu'elle devoit à sa mere & aux habitudes du premier âge ; qu'elle en avoit été traitée de fille insensée , dont la tête étoit gâtée par les romans ; qu'elle n'étoit maintenant sensible qu'au bonheur de revoir & d'embrasser sa chere famille , & qu'elle eût satisfait cet ardent desir dès le jour même , si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote ; mais qu'il s'étoit opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre , & d'une grosse mer qui régnoit au large , malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue , que toute la famille , transportée de joie s'écria : “ Virginie est arrivée ! ” Maîtres & serviteurs , tous s'embrassèrent. Madame de la Tour dit à Paul : “ Mon “ fils , allez prévenir notre voisin de “ l'arrivée de Virginie ”. Aussitôt

Domingue alluma un flambeau de bois de ronde , & Paul & lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvoit être dix heures du soir. Je venois d'éteindre ma lampe & de me coucher , lorsque j'apperçus à travers les palissades de ma cabane , une lumière dans les bois. Bientôt après , j'entendis la voix de Paul qui m'appelloit. Je me leve ; & à peine j'étois habillé , que Paul , hors de lui & tout essoufflé , me saute au cou en me disant : “ Allons , allons , Virginie est “ arrivée. Allons au port , le vaisseau “ mouillera au point du jour ”.

Sur le champ , nous nous mettons en route. Comme nous traversons les bois de la montagne Longue , & que nous étions déjà sur le chemin qui mene des Pamplemousses au port , j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'étoit un noir qui s'avançoit à grands

pas. Dès qu'il nous eût atteint, je lui demandai d'où il venoit & où il alloit en si grande hâte. Il me répondit : " Je viens du quartier de l'île
" appelé la Poudre d'or : on m'envoie
" au port, avertir le gouverneur qu'un
" vaisseau de France est mouillé sous
" l'île d'Ambre. Il tire du canon pour
" demander du secours, car la mer
" est bien mauvaise ". Cet homme ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : " Allons vers
" le quartier de la Poudre d'or, au
" devant de Virginie; il n'y a que trois
" lieues d'ici ". Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisoit une chaleur étouffante. La lune étoit levée. On voyoit autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel étoit d'une obscurité affreuse. On distinguoit, à la lueur fréquente des

éclairs , de longues files de nuages épais , sombres , peu élevés , qui s'entassoient vers le milieu de l'île , & venoient de la mer avec une grande vitesse , quoiqu'on ne sentit pas le moindre vent à terre. Chemin faisant nous crûmes entendre rouler le tonnerre ; mais ayant prêté l'oreille attentivement , nous reconnûmes que c'étoit des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains , joints à l'aspect d'un ciel orageux , me firent frémir. Je ne pouvois douter qu'ils ne fussent des signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après , nous n'entendîmes plus tirer du tout ; & ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui avoit précédé.

Nous nous hâtions d'avancer , sans dire un mot , & sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers mi-

nuit , nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer , au quartier de la Poudre d'or. Les flots s'y brisoient avec un bruit épouvantable. Ils en couvroient les rochers & les grèves d'écume d'un blanc éblouissant & d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres , nous distinguâmes , à ces lueurs phosphoriques , les pirogues des pêcheurs , qu'on avoit tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là , nous vîmes , à l'entrée du bois un feu autour duquel plusieurs habitans s'étoient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu , un des habitans nous raconta que dans l'après-midi , il avoit vu un vaisseau en pleine mer porté sur l'île par les courans ; que la nuit l'avoit dérobé à sa vue : que deux heures après le coucher du

soleil, il l'avoit entendu tirer du canon pour appeler du secours : mais que la mer étoit si mauvaïse , qu'on n'avoit pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui ; que bientôt après , il avoit cru appercevoir ses fanaux allumés , & que , dans ce cas , il craignoit que le vaisseau venu si près du rivage , n'eût passé entre la terre & la petite île d'Ambre , prenant celle-ci pour le coin de Mire , près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis : que si cela étoit , ce qu'il ne pouvoit toutefois affirmer , ce vaisseau étoit dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole , & nous dit qu'il avoit traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte ; qu'il l'avoit sondé ; que la tenure & le mouillage en étoient très-bons , & que le vaisseau y étoit en parfaite sûreté comme dans le meilleur port. “ J'y

“ mettrois toute ma fortune , ajouta-
“ t-il , & j’y dormirois aussi tranquil-
“ lement qu’à terre ”. Un troisième
habitant dit qu’il étoit impossible que
ce vaisseau pût entrer dans ce canal ,
où à peine les chaloupes pouvoient na-
vigner. Il assura qu’il l’avoit vu mouil-
ler au delà de l’île d’Ambre , en sorte
que si le vent venoit à s’élever au
matin , il feroit le maître de pousser
au large ou de gagner le port. D’au-
tres habitans ouvrirent d’autres opi-
nions. Pendant qu’ils contestoient en-
tr’eux , suivant la coutume des créoles
oîsifs , Paul & moi nous gardions un
profond silence. Nous restâmes là jus-
qu’au petit point du jour ; mais il
faisoit trop peu de clarté au ciel pour
qu’on pût distinguer aucun objet sur
la mer , qui , d’ailleurs , étoit couver-
te de brume : nous n’entrevîmes au
large , qu’un nuage sombre qu’on nous

dit être l'île d'Ambre , située à un quart de lieue de la côte. On n'appercevoit dans ce jour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions , & quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île , qui apparoiſſoient de tems en tems au milieu des nuages qui circuloient autour.

Vers les ſept heures du matin , nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours ; c'étoit le gouverneur , M. de la Bourdonnaye , qui arrivoit à cheval , ſuivi d'un détachement de ſoldats armés de fuſils , & d'un grand nombre d'habitans & de noirs. Il plaça ſes ſoldats ſur le rivage , & leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à-la-fois. A peine leur décharge fut faite , que nous apperçûmes ſur la mer une lueur , ſuivie preſque auſſitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaiſſeau étoit à peu

de distance de nous, & nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous apperçûmes alors à travers le brouillard, le corps & les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près, que malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandoit la manœuvre, & les cris des matelots qui crièrent trois fois VIVE LE ROI : car c'est le cri des François dans les dangers extrêmes, ainsi que dans les grandes joies ; comme si dans les dangers, ils appeloient leur prince à leurs secours, ou comme s'ils vouloient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le Saint-Gérard apperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de la Bourdonaye fit allumer de grands feux de distance en

distance sur la greve , & envoya chez tous les habitans du voisinage , chercher des vivres , des planches , des cables & des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule , accompagnée de leurs noirs chargés de provisions & d'agrès , qui venoient des habitations de la Poudre d'or , du quartier de Flacque & de la riviere du rempart. Un des plus anciens de ces habitans s'approcha du gouverneur & lui dit : “ Monsieur , on a entendu toute la nuit des bruits sourds , dans la montagne. Dans les bois , les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse de vent. Les oiseaux de marine se réfugient à terre ; certainement tous ces signes annoncent un ouragan. ” “ Eh bien ! mes amis , répondit le gouverneur , nous y sommes préparés , & sûrement le vaisseau l'est aussi. ”

En effet, tout présageoit l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguoit au zénith étoient à leur centre d'un noir affreux & cuivrés sur leurs bords. L'air retentissoit des cris des paillencus, des frégates, des coupeurs d'eau, & d'une multitude d'oiseaux de marine qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venoient de tous les points de l'horison chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrens d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : " Voilà l'ouragan ! & dans l'instant, un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvroit l'île d'Ambre & son canal. Le Saint-Gérard parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues & ses

mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre cables sur son avant, & un de retenue sur son arriere. Il étoit mouillé entre l'île d'Ambre & la terre, en deçà de la ceinture de rescifs, qui entoure l'île de France, & qu'il avoit franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avoit passé avant lui. Il présentoit son avant aux flots qui venoient de la plaine mer, & à chaque lame d'eau qui s'engageoit dans le canal, sa proue se soulevoit toute entiere, de sorte qu'on en voyoit la carène en l'air; mais dans ce mouvement, sa poupe venant à plonger, disparoissoit à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position où le vent & la mer le jetoient à terre, il lui étoit également impossible de s'en aller par où il étoit venu, ou, en coupant ses cables, d'é-

chouer sur le rivage dont il étoit séparé par de hauts fonds semés de ref-cifs. Chaque lame qui venoit briser sur la côte, s'avançoit en mugissant jusqu'au fond des anses, & y jetoit des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis venant à se retirer, elle découvroit une grande partie du lit du rivage dont elle rouloit les cailloux avec un bruit rauque & affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissoit à chaque instant, & tout le canal compris entre cette île & l'île d'Ambre, n'étoit qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusée de vagues noires & profondes. Ces écumes s'amassoient dans le fond des anses, à plus de six pieds de hauteur, & le vent qui en balayoit la surface, les portoit par dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons
blancs

blancs & innombrables qui étoient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortoit de la mer. L'horizon offroit tous les signes d'une longue tempête : la mer y paroissoit confondue avec le ciel. Il s'en détachoit sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversoient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paroissoient immobiles comme de grands rochers. On n'appercevoit aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre & blafarde éclairoit seule tous les objets de la terre, de la mer & des cieux.

Dans les balancemens du vaisseau, ce qu'on craignoit arriva. Les cables de son-avant rompirent; & comme il n'étoit plus retenu que par une seule anfiere, il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne

fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul alloit s'élancer à la mer, lorsque je le faisis par le bras. " Mon fils ,
" lui dis-je , voulez-vous périr ? "
" Que j'aïlle à son secours , s'écria-t-
" il, ou que je meure ! " Comme le
désespoir lui ôtoit la raison , pour pré-
venir sa perte , Domingue & moi lui
attachâmes à la ceinture une longue
corde dont nous faîsîmes l'une des
extrémités. Paul alors s'avança vers
le Saint-Gérard , tantôt nageant , tan-
tôt marchant sur les rescifs. Quelque-
fois, il avoit l'espoir de l'aborder ; car
la mer , dans ses mouvemens irrégu-
liers , laissoit le vaisseau presque à sec ,
de manière qu'on en eût pu faire le
tour à pied : mais bientôt après , re-
venant sur ses pas avec une nouvelle
furie , elle le couvroit d'énormes vôt-
tes d'eau qui soulevoient tout l'avant
de sa carène , & rejetoient bien loin

sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, & à demi noyé. A peine ce jeune homme avoit il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevoit, & retournoit avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau que la mer cependant entr'ouvroit par d'horribles secouffes. Tout l'équipage désespérant alors de son salut, se précipitoit en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables & des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint Gérard, tendant les bras vers celui qui faisoit tant d'efforts pour la joindre. C'étoit Virginie. Elle avoit reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur & de désespoir.

Pour Virginie, d'un port noble & assuré, elle nous faisoit signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étoient jetés à la mer. Il n'en restoit plus qu'un sur le pont, qui étoit tout nu & nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect; nous le vîmes se jeter à ses genoux, & s'efforcer même de lui ôter ses habits : mais elle, le repouffant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : " Sauvez-la, sauvez la ; ne la quittez pas " ! Mais dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre & la côte, & s'avança en rugissant vers le vaisseau qu'elle menaçoit de ses flancs noirs & de ses sommets écumans. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer ; & Virgi-

nie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, & levant en haut des yeux fereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux ! hélas ! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité avoit portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avoit voulu sauver à la nage. Cet homme échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le sable en disant : “ O mon
 “ Dieu ! vous m'avez sauvé la vie ;
 “ mais je l'aurois donnée de bon
 “ cœur pour cette digne demoiselle
 “ qui n'a jamais voulu se déshabiller
 “ comme moi ”. Domingue & moi , nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connoissance , rendant le

sang par la bouche & par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens ; & nous cherchâmes de notre côté le long du rivage , si la mer n'y apporteroit point le corps de Virginie : mais le vent ayant tourné subitement , comme il arrive dans les ouragans , nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu , accablés de consternation , tous l'esprit frappés d'une seule perte , dans un naufrage où un grand nombre de personnes avoient péri , la plupart doutant , par une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse , qu'il existât une Providence ; car il y a des maux si terribles & si peu mérités , que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant , on avoit mis Paul , qui

commençoit à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mere de Virginie & son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la riviere des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetoit beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes; & un des premiers objets que j'apperçus sur le rivage, fut le corps de Virginie. Elle étoit à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vu périr. Ses traits n'étoient point sensiblement altérés. Ses yeux étoient fermés; mais la sérénité étoit encore sur son front: seulement les pâles violettes de la mort se confondoient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains

étoit sur ses habits , & l'autre , qu'elle appuyoit sur son cœur , étoit fortement fermée & roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte : mais quelle fut ma surprise , lorsque je vis que c'étoit le portrait de Paul , qu'elle lui avoit promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivroit ! A cette dernière marque de la constance & de l'amour de cette fille infortunée , je pleurai amèrement. Pour Domingue , il se fraploit la poitrine & perçoit l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs , où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares , qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupoient de ce triste office , nous montâmes en tremblant à l'habitation. Nous y trouvâmes madame de la Tour & Marguerite en prières , en attendant des nou-

velles du vaisseau. Dès que madame de la Tour m'apperçut , elle s'écria : " Où est ma fille ? ma chere fille ? mon enfant ? " Ne pouvant douter de son malheur à mon silence & à mes larmes , elle fut saisie tout à coup d'étouffemens & d'angoisses douloureuses ; sa voix ne faisoit plus entendre que des soupirs & des sanglots. Pour Marguerite , elle s'écria : " Où est mon fils ? Je ne vois point mon fils ; " & elle s'évanouit. Nous courûmes à elle ; & l'ayant fait revenir , je l'assurai que Paul étoit vivant , & que le gouverneur en faisoit prendre soin. Elle ne reprit ses sens , que pour s'occuper de son amie qui tomboit de tems en tems dans de longs évanouissemens. Madame de la Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances ; & par leurs longues périodes , j'ai jugé qu'aucune douleur n'étoit

égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvroit la connoissance , elle tournoit des regards fixes & mornes vers le ciel. En vain son amie & moi , nous lui pressions les mains dans les nôtres , en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres , elle paroissoit insensible à ces témoignages de notre ancienne affection , & il ne sortoit de sa poitrine oppressée , que de sourds gémissemens.

Dès le matin , on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avoit repris l'usage de ses sens ; mais il ne pouvoit proférer une parole. Son entrevue avec sa mere & madame de la Tour , que j'avois d'abord redoutée , produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avois pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses meres. Elles se mirent l'une & l'autre

tre auprès de lui , le faifirent dans leurs bras , le baiferent , & leurs larmes qui avoient été fufpendues jufqu'alors par l'excès de leur chagrin , commencerent à couler. Paul y mêla bientôt les fiennes. La nature s'étant ainfi foulagée dans ces trois infortunés , un long affoupiffement fuccéda à l'état convulfif de leur douleur , & leur procura un repos léthargique femblable , à la vérité , à celui de la mort.

M. de la Bourdonaye m'envoya avertir fécètement , que le corps de Virginie avoit été apporté à la ville par fon ordre , & que de là , on alloit le transférer à l'églife des Pamplemouffes. Je descendis aufsitôt au Port-Louis , où je trouvai des habitans de tous les quartiers raflemblés pour affifter à fes funérailles , comme fi l'île eût perdu en elle ce qu'elle

avoit de plus cher. Dans le port , les vaisseaux avoient leurs vergues croisées , leurs pavillons en berne , & tiroient du canon par longs intervalles. Des grenadiers ouvroient la marche du convoi. Ils portoient leurs fusils baissés. Leurs tambours , couverts de longs crêpes , ne faisoient entendre que des sons lugubres , & on voyoit l'abattement peint dans les traits de ces guerriers , qui avoient tant de fois affronté la mort dans les combats , sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'île , vêtues de blanc & tenant des palmes à la main , portoient le corps de leur vertueuse compagne , couvert de fleurs. Un chœur de petits enfans le suivoit en chantant des hymnes : après eux venoit tout ce que l'île avoit de plus distingué dans ses habitans & dans son état-major , à la suite duquel mar-

choit le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avoit ordonné, pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avoit fait si long-tems le bonheur, & que sa mort remplissoit maintenant de désespoir ; toute la pompe funébre fut dérangée ; les hymnes & les chants cessèrent ; on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs & des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines, pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets & des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une Sainte. Les meres demandoient à Dieu une fille comme elle ; les garçons, des amantes aussi

constantes ; les pauvres , une amie aussi tendre ; les esclaves , une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de sa sépulture , des négresses de Madagascar & des Caffres de Mosambique , déposèrent autour d'elle des paniers de fruits , & suspendirent des piéces d'étoffes aux arbres voisins , suivant l'usage de leur pays. Des Indiennes du Bengale & de la côte Malabare , apportèrent des cages pleines d'oiseaux , auxquels elles donnerent la liberté sur son corps ; tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations , & tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse , puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau !

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse , & en écarter quelques filles de pauvres habitans , qui vou-

loient s'y jeter à toute force , disant qu'elles n'avoient plus de consolation à espérer dans le monde , & qu'il ne leur restoit qu'à mourir avec celle qui étoit leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses , sur son côté occidental , au pied d'une touffe de bambous , où en venant à la messe avec sa mere & Marguerite , elle aimoit à se reposer , assise à côté de celui qu'elle appeloit alors son frere.

Au retour de cette pompe funebre , M. de la Bourdonaye monta ici , suivi d'une partie de son nombreux cortège. Il offrit à madame de la Tour & à son amie tous les secours qui dépendoient de lui. Il s'exprima en peu de mots , mais avec indignation contre sa tante dénaturée ; & s'approchant de Paul , il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler. „ Je desirois , lui

„ dit-il , votre bonheur & celui de
„ votre famille : Dieu m'en est té-
„ moin ! Mon ami , il faut aller en
„ France ; je vous ferai avoir du ser-
„ vice. Dans votre absence , j'aurai
„ soin de votre mere comme de la
„ mienne ; ” & en même tems , il
lui présenta la main ; mais Paul reti-
ra la sienne , & détourna la tête pour
ne le pas voir.

Pour moi , je restai dans l'habita-
tion de mes amies infortunées , pour
leur donner , ainsi qu'à Paul , tous
les secours dont j'étois capable. Au
bout de trois semaines , Paul fut en
état de marcher ; mais son chagrin
paroissoit augmenter à mesure que son
corps reprenoit des forces. Il étoit in-
sensible à tout , ses regards étoient
éteints , & il ne répondoit rien à tou-
tes les questions qu'on pouvoit lui fai-
re. Madame de la Tour , qui étoit

mourante, lui disoit souvent : „ Mon
„ fils , tant que je vous verrai , je
„ croirai voir ma chere Virginie ”.
A ce nom de Virginie , il tressailloit
& s'éloignoit d'elle , malgré les invitations de sa mere qui le rappeloit auprès de son amie. Il alloit seul se retirer dans le jardin , & s'assuyoit au pied du cocotier de Virginie , les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur , qui avoit pris le plus grand soin de lui & de ces dames , nous dit que pour le tirer de sa noire mélancolie , il falloit lui laisser faire tout ce qu'il lui plairoit sans le contrarier en rien ; qu'il n'y avoit que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinoit.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies , le premier usage qu'il en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Com-

me je ne le perdois pas de vue , je me mis en marche après lui , & je dis à Domingue de prendre des vivres & de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendoit cette montagne , sa joie & ses forces sembloient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplemouffes ; & quand il fut auprès de l'église , dans l'allée des bambous , il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée : là , il s'agenouilla , & levant les yeux au ciel , il fit une longue priere. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison , puisque cette marque de confiance envers l'Être suprême , faisoit voir que son ame commençoit à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue & moi nous nous mîmes à genoux à son exemple , & nous priâmes avec lui. Ensuite , il se leva , & prit sa route

vers le nord de l'île , sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savois qu'il ignoroit non-seulement où on avoit déposé le corps de Virginie , mais même s'il avoit été retiré de la mer , je lui demandai pourquoi il avoit été prier Dieu au pied de ces bambous ; il me répondit : „ Nous y „ avons été si souvent ! ”

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture; ensuite, nous dormîmes sur l'herbe, au pied d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il se détermineroit à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque tems dans la plaine l'église des Pamplémouffes avec ses longues avenues de bambous, & il fit quelques mouvemens comme pour y retourner; mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en diri-

geant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention , & je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes sur le milieu du jour au quartier de la Poudre d'or. Il descendit précipitamment au bord de la mer , vis-à-vis du lieu où avoit péri le Saint-Gérard. A la vue de l'île d'Ambre & de son canal alors uni comme un miroir , il s'écria : “ Virginie ! ô ma chère Virginie ! ” & aussitôt il tomba en défaillance. Domingue & moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt , où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens , il voulut retourner sur les bords de la mer ; mais l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur & la nôtre par de si cruels ressouvenirs , il prit une autre direction. Enfin , pendant huit jours il se rendit dans tous les lieux où il s'étoit trouvé avec la com-

pagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avoit été demander la grace de l'esclave de la riviere Noire ; il revit ensuite les bords de la riviere des Trois Mamelles où elle s'affit , ne pouvant plus marcher , & la partie du bois où elle s'étoit égarée. Tous les lieux qui lui rappeloient les inquiétudes , les jeux , les repas , la bienfaisance de sa bien-aimée ; la riviere de la montagne Longue , ma petite maison , la cascade voisine , le papayer qu'elle avoit planté , les pelouses où elle aimoit à courir , les carrefours de la forêt où elle se plaisoit à chanter , firent tour à tour couler ses larmes ; & les mêmes échos qui avoient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs , ne répétoient plus maintenant que ces mots douloureux :
" Virginie ! ô ma chere Virginie ! "

Dans cette vie sauvage & vaga-

bonde, ses yeux se caverent, son teint jaunît & sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs ; & que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappeloient le souvenir de sa perte, & de le transférer dans quelque endroit de l'île où il y eût beaucoup de dissipation. Pour cet effet, je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avoit jamais été. L'agriculture & le commerce répandoient alors dans cette île beaucoup de mouvement & de variété. Il y avoit des troupes de charpentiers qui équarissoient des bois, & d'autres qui les scioient en planches ; des voitures alloient & venoient le long de ses chemins : de grands troupeaux de bœufs & de chevaux y païs-

soient dans de vastes pâturages , & la campagne y étoit parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettoit en plusieurs lieux la culture de diverses especes de végétaux de l'Europe. On y voyoit çà & là des moissons de blé dans la plaine, des tapis de fraisiers dans les éclaircis des bois, & des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air , en donnant de la tension aux nerfs , y étoit même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs situées vers le milieu de l'île , & entourées de grands bois , on n'appercevoit ni la mer , ni le Port-Louis , ni l'église des Pamplemousses , ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes même qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis , n'offrent plus du côté des plaines de Williams, qu'un long promontoire en ligne droite

& perpendiculaire , d'où s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines où je conduisis Paul. Je le tenois sans cesse en action , marchant avec lui au soleil & à la pluie , de jour & de nuit , l'égarant exprès dans les bois , les défrichés , les champs , afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps , & de donner le change à ses réflexions par l'ignorance du lieu où nous étions , & du chemin que nous avions perdu. Mais l'ame d'un amant retrouve partout les traces de l'objet aimé. La nuit & le jour , le calme des solitudes & le bruit des habitations , le tems même qui emporte tant de souvenirs , rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant , elle a beau être agitée , dès qu'elle rentre dans son repos , elle se tourne vers le pôle
qui

qui l'attire. Quand je demandois à Paul , égaré au milieu des plaines de Williams. : " Où irons-nous maintenant ? " Il se tournoit vers le nord & me disoit : " Voilà nos montagnes ;
 „ retournons-y. "

Je vis bien que tous les moyens que je tentois pour le distraire , étoient inutiles , & qu'il ne me restoit d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même , en y employant toutes les forces de ma foible raison. Je lui répondis donc : " Oui , voilà les montagnes où demeurait votre chere Virginie , & voilà le portrait que vous lui aviez donné , & qu'en mourant elle portoit sur son cœur , dont les derniers mouvemens ont encore été pour vous. " Je présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avoit donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue ,

une joie funeste parut dans ses regards. Il saisit avidement ce portrait de ses foibles mains, & le porta sur sa bouche. Alors , la poitrine s'oppressa , & dans ses yeux à demi sanglans , des larmes s'arrêterent sans pouvoir couler.

Je lui dis : “ Mon fils , écoutez-
” moi qui suis votre ami, qui ai été
” celui de Virginie , & qui , au mi-
” lieu de vos espérances, ai souven-
” tché de fortifier votre raison con-
” tre les accidens imprévus de la vie.
” Que déplorez-vous avec tant d'a-
” mertume ? Est-ce votre malheur ?
” est-ce celui de Virginie ?

” Votre malheur ? Oui, sans doute
” il est grand. Vous avez perdu la
” plus aimable des filles , qui auroit
” été la plus digne des femmes. Elle
” avoit sacrifié ses intérêts aux vôtres,
” & vous avoit préféré à la fortune ,
” comme la seule récompense digne

„ de sa vertu. Mais que savez-vous si
 „ l'objet de qui vous deviez attendre
 „ un bonheur si pur, n'eût pas été
 „ pour vous la source d'une infinité
 „ de peines ? Elle étoit sans bien &
 „ déshéritée. Vous n'aviez désormais
 „ à partager avec elle que votre seul
 „ travail. Revenue plus délicate par
 „ son éducation, & plus courageuse
 „ par son malheur même, vous l'au-
 „ riez vue chaque jour succomber,
 „ en s'efforçant de partager vos fati-
 „ gues. Quand elle vous auroit donné
 „ des enfans, ses peines & les vôtres
 „ auroient augmenté par la difficulté
 „ de soutenir seule avec vous de vieux
 „ parens & une famille naissante.

„ Vous me direz : Le gouverneur
 „ nous auroit aidés. Que savez-vous
 „ si dans une colonie qui change si
 „ souvent d'administrateurs, vous au-
 „ rez souvent des la Bourdonayes ?

„ s'il ne viendra pas ici des chefs sans
„ mœurs & sans morale ? si , pour
„ obtenir quelque misérable secours ,
„ votre épouse n'eût pas été obligée
„ de leur faire sa cour ? Ou elle eût
„ été foible & vous eussiez été à plain-
„ dre ; ou elle eût été sage & vous
„ fussiez resté pauvre : heureux si à
„ cause de sa beauté & de sa vertu ,
„ vous n'eussiez pas été persécuté par
„ ceux mêmes de qui vous espériez
„ de la protection !

„ Il me fût resté , me direz vous ,
„ le bonheur indépendant de la for-
„ tune , de protéger l'objet aimé qui
„ s'attache à nous , à proportion de
„ sa foiblesse même ; de le consoler
„ par mes propres inquiétudes ; de
„ le réjouir de ma tristesse , &
„ d'accroître notre amour de nos
„ peines mutuelles. Sans doute la
„ vertu & l'amour jouissent de ces

„ plaisirs amers. Mais elle n'est plus ,
 „ & il vous reste ce qu'après vous ,
 „ elle a le plus aimé , sa mere & la
 „ vôtre , que votre douleur inconso-
 „ lable conduira au tombeau. Mettez
 „ votre bonheur à les aider , com-
 „ me elle l'y avoit mis elle-même.
 „ Mon fils , la bienfaisance est le bon-
 „ heur de la vertu ; il n'y en a point
 „ de plus assuré & de plus grand sur la
 „ terre. Les projets de plaisirs , de re-
 „ pos , de délices , d'abondance , de
 „ gloire , ne sont point faits pour
 „ l'homme foible , voyageur & pas-
 „ sager. Voyez comme un pas vers
 „ la fortune nous a précipités tous
 „ d'abyme en abyme. Vous vous y
 „ êtes opposé , il est vrai ; mais qui
 „ n'eût pas cru que le voyage de
 „ Virginie devoit se terminer par son
 „ bonheur & par le vôtre ? Les invi-
 „ tations d'une parente riche & âgée ;

» les conseils d'un sage gouverneur;
» les applaudissemens d'une colonie;
» les exhortations & l'autorité d'un
» prêtre, ont décidé du malheur de
» Virginie. Ainsi nous courons à notre
» perte, trompés par la prudence même de ceux qui nous gouvernent.
» Il eût mieux valu sans doute ne pas
» les croire, ni se fier à la voix & aux
» espérances d'un monde trompeur.
» Mais enfin, de tant d'hommes que
» nous voyons si occupés dans ces
» plaines, de tant d'autres qui vont
» chercher la fortune aux Indes, ou
» qui, sans sortir de chez eux, jouissent en repos en Europe des travaux de ceux-ci, il n'y en a aucun qui ne soit destiné à perdre un jour ce qu'il chérit le plus ; grands, fortune, femme, enfans, amis. La plupart auront à joindre à leur perte le souvenir de leur propre imprudence. Pour vous,

» en rentrant en vous-même, vous
» n'avez rien à vous reprocher. Vous
» avez été fidele à votre foi. Vous
» avez eu, à la fleur de la jeunesse,
» la prudence d'un sage, en ne vous
» écartant pas du sentiment de la na-
» ture. Vos vues seules étoient légi-
» times, parce qu'elles étoient pures,
» simples, désintéressées, & que vous
» aviez sur Virginie des droits sacrés,
» qu'aucune fortune ne pouvoit ba-
» lancer. Vous l'avez perdue, & ce
» n'est ni votre imprudence, ni votre
» avarice, ni votre fausse sagesse qui
» vous l'ont fait perdre, mais Dieu
» même, qui a employé les passions
» d'autrui pour vous ôter l'objet de
» votre amour; Dieu, de qui vous
» tenez tout, qui voit tout ce qui
» vous convient, & dont la sagesse
» ne vous laisse aucun lieu au repen-
» tir & au désespoir qui marchent à

„ la fuite des maux dont nous avons
„ été la cause.

„ Voilà ce que vous pouvez vous
„ dire dans votre infortune : Je ne l'ai
„ pas méritée. Est-ce donc le malheur
„ de Virginie, sa fin , son état pré-
„ sent, que vous déplorez ? Elle a
„ subi le sort réservé à la naissance,
„ à la beauté & aux empires mêmes.
„ La vie de l'homme, avec tous ses
„ projets, s'élève comme une petite
„ tour dont la mort est le couronne-
„ ment. En naissant, elle étoit con-
„ damnée à mourir. Heureuse d'avoir
„ dénoué les liens de la vie avant sa
„ mere, avant la vôtre, avant vous ;
„ c'est-à-dire, de n'être pas morte
„ plusieurs fois avant la dernière !

„ La mort, mon fils, est un bien
„ pour tous les hommes. Elle est la
„ nuit de ce jour inquiet, qu'on ap-
„ pelle la vie. C'est dans le sommeil

„ de la mort que reposent pour ja-
„ mais les maladies, les douleurs, les
„ chagrins, les craintes qui agitent
„ sans cesse les malheureux vivans.
„ Examinez les hommes qui paroîs-
„ sent les plus heureux : vous verrez
„ qu'ils ont acheté leur prétendu bon-
„ heur bien cherement ; la considé-
„ ration publique , par des maux do-
„ mestiques ; la fortune , par la perte
„ de la santé ; le plaisir si rare d'être
„ aimé , par des sacrifices continuels ;
„ & souvent à la fin d'une vie sacri-
„ fiée aux intérêts d'autrui, ils ne
„ voient autour d'eux que des amis
„ faux & des parens ingrats. Mais
„ Virginie a été heureuse jusqu'au
„ dernier moment. Elle l'a été avec
„ nous par les biens de la nature,
„ loin de nous par ceux de la vertu :
„ & même dans le moment terrible
„ où nous l'avons vu périr , elle étoit

„ encore heureuse , car soit qu'elle
„ jetât les yeux sur une colonie en-
„ tière à qui elle caufoit une désola-
„ tion universelle , ou sur vous qui
„ couriez avec tant d'intrépidité à
„ son secours , elle a vu combien elle
„ nous étoit chère à tous. Elle s'est
„ fortifiée contre l'avenir , par le sou-
„ venir de l'innocence de sa vie , &
„ elle a reçu alors le prix que le ciel
„ réserve à la vertu , un courage su-
„ périeur au danger. Elle a présenté
„ à la mort un visage serein.

„ Mon fils , Dieu donne à la vertu
„ tous les événemens de la vie à sup-
„ porter , pour faire voir qu'elle seule
„ peut en faire usage & y trouver du
„ bonheur & de la gloire. Quand il
„ lui réserve une réputation illustre ,
„ il l'élève sur un théâtre & la met
„ aux prises avec la mort : alors son
„ courage sert d'exemple , & le sou-

„ venir de ses malheurs reçoit à jamais
 „ un tribut de larmes de la postérité.
 „ Voilà le monument immortel qui
 „ lui est réservé sur une terre où tout
 „ passe, & où la mémoire même de la
 „ plupart des rois est bientôt enseve-
 „ lie dans un éternel oubli.

„ Mais Virginie existe encore. Mon
 „ fils, voyez que tout change sur la
 „ terre, & que rien ne s'y perd. Au-
 „ cun art humain ne pourroit anéan-
 „ tir la plus petite particule de ma-
 „ tière; & ce qui fut raisonnable,
 „ sensible, aimant, vertueux, auroit
 „ péri, lorsque les élémens dont il
 „ étoit revêtu, sont indestructibles !
 „ Ah ! si Virginie a été heureuse avec
 „ nous, elle l'est maintenant bien da-
 „ vantage. Il y a un Dieu, mon fils :
 „ toute la nature l'annonce ; je n'ai
 „ pas besoin de vous le prouver. Il
 „ n'y a que la méchanceté des hom-

„ mes qui leur fasse nier une justice
„ qu'ils craignent. Son sentiment est
„ dans votre cœur , ainsi que ses ou-
„ vrages sont sous vos yeux. Croyez-
„ vous donc qu'il laisse Virginie sans
„ récompense ? Croyez-vous que cet-
„ te même puissance qui avoit revêtu
„ cette ame si noble d'une forme si
„ belle où vous sentiez un art divin ,
„ n'auroit pu la tirer des flots ? que
„ celui qui a arrangé le bonheur ac-
„ tuel des hommes par des loix que
„ vous ne connoissez pas , ne puisse
„ en préparer un autre à Virginie
„ par des loix qui vous sont égale-
„ ment inconnues ? Quand nous
„ étions dans le néant , si nous euf-
„ sions été capables de penser , au-
„ rions-nous pu nous former une idée
„ de notre existence ? Et maintenant
„ que nous sommes dans cette exis-
„ tence ténébreuse & fugitive , pou-

„ vous-nous prévoir ce qu'il y a au-
„ delà de la mort par où nous en de-
„ vous sortir ? Dieu a - t - il besoin ,
„ comme l'homme , du petit globe de
„ notre terre , pour servir de théâtre
„ à son intelligence & à sa bonté , &
„ n'a-t-il pu propager la vie humaine
„ que dans les champs de la mort ?
„ Il n'y a pas dans l'océan une seule
„ goutte d'eau qui ne soit pleine d'êtres
„ vivans , qui ressortissent à nous ; &
„ il n'existeroit rien pour nous parmi
„ tant d'autres qui roulent sur nos
„ têtes ! Quoi ! il n'y auroit d'intelli-
„ gence suprême & de bonté divine
„ précisément que là où nous som-
„ mes ; & dans ces globes rayonnans
„ & innombrables , dans ces champs
„ infinis de lumière qui les environ-
„ nent , que ni les orages , ni les nuits
„ n'obscurcissent jamais , il n'y auroit
„ qu'un espace vain & néant éternel !

„ Si , nous , qui ne nous sommes rien
„ donné , osions assigner des bornes
„ à la puissance de laquelle nous avons
„ tout reçu , nous pourrions croire que
„ nous sommes ici sur les limites de
„ son empire , où la vie se débat avec
„ la mort , & l'innocence avec la tyran-
„ nie.

„ Sans doute , il est quelque part
„ un lieu où la vertu reçoit sa récom-
„ pense. Virginie maintenant est heu-
„ reuse. Ah ! si du séjour des anges
„ elle pouvoit se communiquer à vous ,
„ elle vous diroit comme dans ses
„ adieux : O Paul ! la vie n'est qu'une
„ épreuve. J'ai été trouvée fidele aux
„ loix de la nature , de l'amour & de
„ la vertu. J'ai traversé les mers pour
„ obéir à mes parens ; j'ai renoncé aux
„ richesses pour conserver ma foi ; &
„ j'ai mieux aimé perdre la vie que de
„ violer la pudeur. Le ciel a trouvé ma

„ carrière suffisamment remplie. J'ai
„ échappé pour toujours à la pauvreté ,
„ à la calomnie , aux tempêtes , au spec-
„ tacle des douleurs d'autrui. Aucun
„ des maux qui effraient les hommes ,
„ ne peut plus désormais m'attein-
„ dre ; & vous me plaignez ! Je suis
„ pure & inaltérable comme une par-
„ ticule de lumière ; & vous me rap-
„ pellez dans la nuit de la vie ! O !
„ Paul , ô mon ami ! souviens-toi de
„ ces jours de bonheur où dès le ma-
„ tin nous goûtions la volupté des
„ cieux , se levant avec le soleil sur
„ les pitons de ces rochers , & se ré-
„ pendant avec ses rayons au sein de
„ nos forêts. Nous éprouvions un ra-
„ vissement dont nous ne pouvions
„ comprendre la cause. Dans nos
„ souhaits innocens , nous désirions
„ être toute vue , pour jouir des ri-
„ ches couleurs de l'aurore ; tout odo-

„ rat, pour sentir les parfums de nos
„ plantes ; toute ouïe, pour entendre
„ les concerts de nos oiseaux ; tout
„ cœur, pour reconnoître ces bien-
„ faits. Maintenant à la source de la
„ beauté d'où découle tout ce qui est
„ agréable sur la terre, mon ame
„ voit, goûte, entend, touche immé-
„ diatement ce qu'elle ne pouvoit
„ sentir alors que par de foibles orga-
„ nes. Ah ! quelle langue pourroit
„ décrire ces rivages d'un orient éter-
„ nel que j'habite pour toujours ?
„ Tout ce qu'une puissance infinie
„ & une bonté céleste ont pu créer
„ pour consoler un être malheureux ;
„ tout ce que l'amitié d'une infinité
„ d'êtres, réjouit de la même félicité,
„ peut mettre d'harmonie dans des
„ transports communs ; nous l'éprou-
„ vons sans mélange. Soutiens donc
„ l'épreuve qui t'est donnée, afin d'ac-

» croître le bonheur de ta Virginie
» par des amours qui n'auront plus
» de terme , par un hymen dont les
» flambeaux ne pourront plus s'étein-
» dre. Là , j'appaiserai tes regrets ;
» là , j'essuierai tes larmes. O ! mon
» ami , mon jeune époux ! élève ton
» ame vers l'infini , pour supporter
» des peines d'un moment. »

Ma propre émotion mit fin à mon discours. Pour Paul , me regardant fixement , il s'écria : « Elle n'est plus !
» elle n'est plus ! » Et une longue foiblesse succéda à ces douloureuses paroles. Ensuite , revenant à lui , il dit :
» puisque la mort est un bien , & que
» Virginie est heureuse , je veux aussi
» mourir pour me rejoindre à Vir-
» gie. » Ainsi mes motifs de consolation ne servirent qu'à nourrir son désespoir. J'étois comme un homme qui veut sauver son ami , coulant à fond

au milieu d'un fleuve sans vouloir nager. La douleur l'avoit submergé. Hélas ! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie , & Paul n'en avoit jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mere & madame de la Tour dans un état de langueur qui avoit encore augmenté. Marguerite étoit la plus abattue. Les caractères vifs sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit : « O ! mon bon voisin ;
» il m'a semblé cette nuit voir Virgi-
» nie vêtue de blanc , au milieu de
» bocages & de jardins délicieux. Elle
» m'a dit : Je jouis d'un bonheur digne
» d'envie. Ensuite , elle s'est appro-
» chée de Paul d'un air riant , & l'a
» enlevé avec elle. Comme je m'effor-
» çois de retenir mon fils , j'ai senti

„ que je quittois moi-même la terre ,
„ & que je le suivois avec un plaisir
„ inexprimable. Alors j'ai voulu dire
„ adieu à mon amie ; mais je l'ai vue
„ qui nous suivoit avec Marie & Do-
„ mingue. Mais ce que je trouve en-
„ core de plus étrange , c'est que ma-
„ dame de la Tour a fait , cette mê-
„ me nuit , un songe accompagné des
„ mêmes circonstances. ”

Je lui répondis : “ Mon amie , je
„ crois que rien n'arrive dans le mon-
„ de sans la permission de Dieu. Les
„ songes annoncent quelquefois la
„ vérité. ”

Madame de la Tour me fit le récit
d'un songe tout-à-fait semblable , qu'elle
avoit eu cette même nuit. Je n'a-
vois jamais remarqué dans ces deux
dames aucun penchant à la supersti-
tion ; je fus donc frappé de la con-
cordance de leur songe , & je ne dou-

taï pas en moi-même qu'il ne vint à se réaliser. Cette opinion , que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil , est répandue chez tous les peuples de la Terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi , entre autres , Alexandre , César , les Scipions , les deux Catons & Brutus , qui n'étoient pas des esprits foibles. L'ancien & le nouveau testament nous fournissent quantité d'exemples de songes , qui se sont réalisés. Pour moi , je n'ai besoin à cet égard que de ma propre expérience , & j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissemens que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnemens , des choses qui surpassent la lumière de la raison humaine , c'est ce qui n'est pas possible. Cependant , si

la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu , puisque l'homme trouve bien le moyen de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout du monde par des moyens secrets & cachés , pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers, n'en emploieroit-elle pas de semblables pour la même fin ? Un ami console son ami par une lettre qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations , & vient apporter de la joie & de l'espérance à un seul homme ; pourquoi le souverain Protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrète , au secours d'une ame vertueuse qui ne met sa confiance qu'en lui seul ? Att-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté , lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur ?

Pourquoi douter des songes ? La vie , remplie de tant de projets passagers & vains , est-elle autre chose qu'un songe ?

Quoiqu'il en soit , celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Virginie , dont il prononçoit sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin huit jours après celle de son fils ; avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à madame de la Tour , „ dans l'espérance , lui dit-elle , d'une douce & éternelle réunion. La mort est le plus grand „ des biens , ajouta-t-elle ; on doit „ la desirer. Si la vie est une punition , on doit en souhaiter la fin : „ si c'est une épreuve , on doit la demander courte ”.

Le gouvernement prit soin de Do-

mingue & de Marie, qui n'étoient plus en état de servir, & qui ne survécurent pas long-temps à leur maîtresse. Pour le pauvre Fidele, il étoit mort de langueur à-peu-près dans le même tems que son maître.

J'amenai chez moi madame de la Tour, qui se foutenoit au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'ame incroyable. Elle avoit consolé Paul & Marguerite jusqu'au dernier instant, comme si elle n'avoit eu que leur malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parloit chaque jour comme d'amis chéris qui étoient dans le voisinage. Cependant, elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle prioit Dieu de les lui pardonner, & d'appaîser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle étoit tombée immédia-

tement après qu'elle eût renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris, par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux, qu'elle étoit agitée de vapeurs qui lui rendoient la vie & la mort également insupportables. Tantôt, elle se reprochoit la fin prématurée de sa charmante petite-niece, & la perte de sa mere qui s'en étoit suivie. Tantôt, elle s'applaudissoit d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disoit-elle, avoient deshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli : „ Que n'envoie-t-on, s'écrioit-elle, ces fainéans périr dans nos colonies ? ” Elle ajoutoit que les idées d'humanité, de vertu, de religion

gion adoptée par tous les peuples , n'étoient que des inventions de la politique de leurs princes. Puis se jetant tout-à-coup dans une extrémité opposée , elle s'abandonnoit à des terreurs superstitieuses qui la remplissoient de frayeurs mortelles. Elle couroit porter d'abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigeoient , les suppliant d'appaiser la divinité par le sacrifice de sa fortune , comme , si des biens qu'elle avoit refusés aux malheureux , pouvoient plaire au Pere des hommes ! Souvent son imagination lui représentoit des campagnes de feu , des montagnes ardentes , où des spectres hideux erroient en l'appelant à grands cris. Elle se jetoit aux pieds de ses directeurs , & elle imaginoit contre elle même des tortures & des supplices ; car le ciel , le juste ciel en-

voie aux ames cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années , tour-à-tour athée & superstitieuse , ayant également en horreur la mort & la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence , fut le sujet même auquel elle avoit sacrifié les sentimens de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passeroit après elle à des parens qu'elle haïssoit. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie ; mais ceux-ci , profitant des accès de vapeurs auxquels elle étoit sujette , la firent renfermer comme folle , & mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses même acheverent sa perte ; & comme elles avoient endurci le cœur de celle qui les possédoit , elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les desiroient. Elle mourut donc , & ce qui

est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connoître qu'elle étoit dépouillée & méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avoit dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul; & autour d'eux, leurs tendres meres & leurs fideles serviteurs. On n'a point élevé des marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus : mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie, mais si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse; à consoler la pauvreté mécontente de son sort; à nourrir dans les jeunes amans une flam-

me durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail & la crainte des richesses.

La voix du peuple qui se tait sur les monumens élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé la PASSE DU SAINT-GÉRAND, du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous appercevez à trois lieues d'ici à demi couverte des flots de la mer, que le Saint-Gérand ne put doubler la veille de l'ouragan pour entrer dans le port, s'appelle le CAP MALHEUREUX; & voici devant nous, au bout de ce vallon, la BAYE DU TOMBEAU, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable, comme si la

mer eût voulu rapporter son corps à sa famille , & rendre les derniers devoirs à sa pudeur , sur les mêmes rivages qu'elle avoit honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis ! meres infortunées ! chere famille ! ces bois qui vous donnoient leurs ombres , ces fontaines qui couloient pour vous , ces côteaux où vous reposiez ensemble , déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous , n'a osé cultiver cette terre désolée , ni relever ces humbles cabanes. Vos chevres sont devenues sauvages ; vos vergers sont détruits ; vos oiseaux sont enfuis , & on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi , depuis que je ne vous vois plus , je suis comme un ami qui n'a plus d'amis , comme un pere qui a perdu ses

